

Université de Montréal

Les héritières

Récit

suivi de

Habiter la douleur: poétique des lieux de soin chez Ernaux et Dustan

Essai

Par

Gabrielle Huot-Foch

Département d'études française

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de M.A.

en Littératures de langue française

recherche et création

Août 2022

© Gabrielle Huot-Foch, 2022

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Les héritières
Récit
suivi de
Habiter la douleur: poétique des lieux de soin chez Ernaux et Dustan
Essai

Présenté par

Gabrielle Huot-Foch

A été évalué(e) par un jury composé des personnes suivantes :

Andrea Oberhuber
Président-rapporteur

Catherine Mavrikakis
Directeur de recherche

Dominique Hétu
Membre du jury

Résumé

Ce projet de recherche-crédation porte sur la possibilité d'un *prendre soin* endossé par les espaces au sein du littéraire, posant les jalons d'une réflexion tournée vers les notions d'accueil et d'hospitalité, que ce soit hors ou au sein du cadre institutionnel. De fait, le travail de création prend la forme d'un récit autofictionnel autour de la maison de la grand-mère comme espace de soin, d'appartenance, mais aussi comme ancrage des traumatismes familiaux et d'une étrangeté à soi, de par les origines françaises et québécoises de la narratrice. À cette première narration s'ajoute le récit d'un voyage au sein duquel la narratrice sera amenée à cheminer dans son processus de deuil et à questionner ses liens d'appartenance. Sur le plan formel, la prise de parole varie au niveau spatial et temporel afin de multiplier les perspectives et d'explorer les conditions mêmes de l'expression et les difficultés inhérentes à celle-ci. Les récits s'apparentent à des fragments, prenant place à diverses époques et lieux afin de créer un effet de « chambre d'échos », les uns se répondant aux autres. La section essayistique du présent mémoire porte, quant à elle, sur les enjeux qu'implique l'absence d'une participation étatique dans l'octroi du soin afin de voir comment des espaces privés prennent le relais d'un *care* usuellement endossé institutionnellement et pensé comme mieux-être. Notre analyse portera donc sur la manière dont certaines voix littéraires rejouent et/ ou se distancient des normes et des paramètres de « santé » impliqués par le soin et ce, au travers d'espaces privés. Pour ce faire, nous aborderons *L'événement* d'Annie Ernaux et *Dans ma chambre* de Guillaume Dustan, deux récits qui mettent en scène un rapport criminel à la loi et ce faisant, convoquent des espaces offrant un *care* ambivalent, du côté de la mise en péril de soi et de la mort. En outre, la relation de *care* endossée par certains lieux témoigne d'un lien spécifique, parce que subjectif, à ces espaces et en ce sens, ils permettent l'émergence de subjectivités et de récits de soi qui en rendent compte. Ainsi, nous nous proposons d'analyser l'écriture de soi comme espace d'accueil à la jonction du social et du poétique.

Mots-clés : éthiques du *care*, lieux et espaces, réduction des méfaits, sujets marginalisés, autobiographie, Guillaume Dustan, Annie Ernaux

Abstract

This research-creation project focuses on the possibility of care endorsed by spaces within the literary, laying the groundwork for a reflection on the notions of welcome and hospitality, whether outside or within the institutional framework. The creative work takes the form of an autofictional narrative around the grandmother's house as a space of care and belonging, but also as an anchor for family traumas and a strangeness to oneself, due to the narrator's French and Quebecois origins. To this first narrative is added the story of a journey in which the narrator will be led to progress in her mourning process and to question her ties of belonging. In terms of form, the spoken word will vary in space and time in order to multiply the perspectives and explore the conditions of expression and the difficulties inherent to it. The narratives will be in the form of fragments, taking place in various times and places in order to create an « echo chamber » effect, with one responding to the other. The essayistic section of this dissertation focuses on the issues involved in the absence of State participation in the provision of care, in order to see how private spaces take over the care that is usually institutionally endorsed and thought of as well-being. Our analysis will therefore focus on how certain literary voices replay and/or distance themselves from the norms and parameters of « health » implied by care through private spaces. To do so, we will look at Annie Ernaux's *L'événement* and Guillaume Dustan's *Dans ma chambre*, two stories that stage a criminal relationship to the law and, in so doing, summon spaces that offer an ambivalent care, on the side of the endangerment of self and death. Moreover, the relation of care endorsed by certain places testifies to a specific link, because subjective, to these spaces and in this sense, they allow the emergence of subjectivities and narratives of the self which account for it. Thus, we propose to analyze the writing of the self as a space of reception at the junction of the social and the poetic.

Keywords: ethics of care, places and spaces, harm reduction, marginalized subjects, autobiography, Guillaume Dustan, Annie Ernaux

Table des matières

Résumé.....	5
Abstract	7
Table des matières.....	9
Remerciements.....	13
Les héritières	14
Introduction.....	91
Chapitre 1 – Les politiques du soin.....	95
Un soin hors-la-loi	95
Les « desperados » : sujets marginalisés et sérialisés	97
Chapitre 2 – Endosser le soin : figures et espace.....	107
Qui soigne qui et comment?	107
État des lieux.....	120
Chapitre 3 – L’espace de l’écriture	127
La vraie mémoire est matérielle.....	127
La vérité, rien que la vérité	131
Testament.....	133
Conclusion	137
Dire la vie.....	137
Bibliographie.....	139

*À Mame, Christophe et Antonio –
vous qui, par votre présence, m'avez fait sentir « chez moi » .*

Remerciements

(Ils sont nombreux, mais parce que je crois à ce tissage insaisissable que sont les relations, ceci est une tentative pour en reconnaître plusieurs.)

À Catherine Mavrikakis pour la rigueur, la sagacité et la franchise avec lesquelles elle a su me diriger, sans jamais y sacrifier une forme de confiance, dont j'avais certainement besoin. Merci, je lui suis infiniment reconnaissante.

À ces professeur.e.s qui ont marqué mon parcours scolaire, d'abord, mais surtout pour la façon dont ils ont su me transmettre, parfois sur le plan intellectuel, parfois sensible, ces choses si précieuses que sont le désir de connaissance et l'intelligence des textes. Merci à Brigitte Faivre-Duboz, Jean-François Bourgeault, Frédérique Bernier, Manon Plante, Pierre Popovic, Ugo Dionne, Andréa Oberhuber, Aude Bandini, Christian Nadeau et Raphaël Lauro.

À mes ami.e.s et proches, de ceux qui sont là depuis « toujours », comme pour ceux qui ont croisé ma route, parfois momentanément. Je dois beaucoup à l'amour et à l'écoute de certaine de ces personnes, mais aussi, pour d'autres, à leurs manières d'être qui m'inspirent. Merci Nico, Rosa, Laurent, Émile, Ariane, Hugo, Laurie, Mariane, André, Marny, Manoushka, Élise, Coco, Féfé, Vincent, Odile, Jean, Cass, Laurence, Lola, Chléo, Izabeau, Miam, Dominique, Marianne.

À Keelan pour les rêves, nombreux.

À ma mère et à mon père : merci pour l'amour *fucking* infini.

Les héritières

Saint-Denis, France

Je suis dans la salle de bain du deuxième, minuscule espace où quelques flacons vides trônent depuis des dizaines d'années, traces de présences antécédentes, des quatre générations familiales qui s'y sont succédées, traces de poussière et de verre. La fenêtre se situe du côté droit, en hauteur, la lumière entre en oblique et l'ensemble s'illumine lorsque le soleil est dans l'axe, comme s'il plongeait dans la pièce. Ce soleil du sud, prisonnier comme moi des cigales et de l'été qui s'étire, plein d'une lenteur accumulée à même mon ennui d'enfance – irrécupérable, poisseux et pourtant consolateur.

Montréal, Québec

Je suis dans la salle de bain du deuxième, assise sur la cuvette de cet appartement de la rue De Lorimier et pourtant je suis simultanément dans cet autre espace de blancheur. Même clarté, étroitesse du lieu, fenêtre sur la droite, plus basse cette fois-ci; debout je peux voir à l'extérieur. Assise, je peux voir, non pas les vieilles bandes dessinées empilées, ni observer la pâleur de la tapisserie rose, mais les mots de Wendell Berry, recopiés sur un papier collé au mur. Ce poème je l'ai lu des centaines de fois, autant dans la peine, la peur, l'effondrement que la joie, l'amour et le réconfort de retrouver cette nature pleine, sauvage, américaine. Mais dorénavant, je parcours ces mots familiers avec la certitude que je ne retournerai plus jamais là-bas; *into the peace of wild things.*

Montolieu, France

Cécile, Laurence, Claire, Antoine et Dominique, leurs conjoints, leurs enfants et petits-enfants font part du décès de Claudette Foch, née Liard, veuve de René Foch, survenu à Montolieu (Aude) le 30 juillet dernier. La cérémonie religieuse aura lieu le 9 août à 14h30, à Bourron-Marlotte (77), suivie de l'inhumation dans l'intimité familiale.

Le deuil se constitue étrangement, il nous attache à des images fixes, des scènes, une série de détails desquels nous ne savons que faire, si ce n'est de les chérir comme un don, car dans la perte le moindre débris endosse le sens, devient pierre précieuse.

Montréal, Québec

Ça allait être comme les autres fois, je sentais mon erreur dès que j'ai passé le cadre de la porte. Selma m'a tout de suite accueillie, les bras ouverts, *trop contente que tu sois venue*. J'ai souri et lui ai fait une accolade, ses cheveux m'ont chatouillé les joues, ils avaient poussé depuis la dernière fois. La musique était assourdissante, littéralement: elle recouvrait tout, du plus petit objet jusqu'à la moindre interaction à plus de trente centimètres; nous laissant le loisir (ou l'inconfort) de lire nos visages. Selma portait une camisole noire qui faisait ressortir le tracé de ses clavicules, j'ai détourné le regard. « Les toilettes? » Elle a lu sur mes lèvres, m'a fait un signe du menton vers la droite en me souriant. Dès que j'ai refermé la porte derrière moi, mon corps s'est affaissé. Pourquoi je me faisais vivre ça? J'aurais pu décrire les prochaines heures comme si j'étais déjà allée à cette soirée, comme un rêve : j'allais ressortir de la salle de bain, affronter les amis qui ne me voyaient plus depuis le début de la rentrée en-dehors des couloirs du cégep, entre deux classes, je pourrais prétexter que les cours étaient trop prenants, jouant la carte de l'étudiante dépassée par la charge de travail, tout le monde serait confortable avec ça, après tout, on me trouvait intense et exigeante, ça ne ferait sursauter personne, je ne mentionnerais pas les heures à fixer les murs ni celles dans les toilettes, je ferais une blague ou deux sur une chose dite durant le discussion afin de détourner l'attention sur autrui, réitérer nos rôles, insister sur à quel point Maëlle est distraite, *genre tellement TDAH*, puis j'irais danser pour ne plus avoir à parler, mais malgré mes mouvements j'aurais l'impression d'assister au spectacle des autres, de les voir s'amuser à cette soirée où, fondamentalement, je ne participais pas. C'était plus fort que moi, je me sentais à côté des choses et je me détestais de ne plus savoir comment y retourner depuis ta mort.

Quelqu'un essaie d'ouvrir la porte, ça me fait sursauter, j'ouvre le robinet deux secondes pour faire comme si je me lavais les mains, jouer le jeu. Je sors. C'est Marine.

- Bon, enfin. Tu pensais vraiment que j'allais te laisser passer la soirée dans ton petit QG de fortune?

C'est typique de Marine, ce genre de phrase tranchante, alors qu'elle garde un petit air de chat tranquille, la cigarette sous la lèvre.

- Allez, je vais fumer, tu viens.

Ce n'est pas une demande, mais un ordre. On traverse le salon, plein de corps et de bruits, deux choses que j'essaie d'éviter récemment. Elle fait coulisser la porte de la véranda dans un long mouvement. Personne sur la terrasse. On s'installe sur les chaises en fer forgé des parents de Selma; c'est la dernière fête ici, avant qu'ils partent pour l'Espagne et qu'ils louent ce grand appartement sur Saint-Joseph pour la prochaine année. Marine me regarde par-dessus la fumée, je fais semblant, avec plus ou moins de talent, d'être absorbée par le bac de fines herbes. Je n'ai pas envie d'affronter qui que ce soit, encore moins sa perspicacité. C'est précisément là, au moment je fixe le basilic desséché, qu'elle me lâche, nonchalante :

- La semaine prochaine c'est la semaine de lecture... qu'est-ce que t'en dis si on se tire? J'en ai marre de la ville, on verrait le fleuve.

Silence.

- Ça fait longtemps. Je pense que ça nous ferait du bien.

Comme une fenêtre qui explose ou mon ventre, impossible à dire.

Sur la 20, entre Québec et La Pocatière

Jackson me regarde dans le rétroviseur, sourit avec ses yeux en croisant les miens. J'aurais du mal à lui donner un âge précis, il dit étudier en production animale bio à la Pocatière, mais il ne me semble pas si jeune : un retour aux études? Son ami Marc, assis à la place du passager, est moins loquace, mais il semble aussi étrangement intéressé par notre présence, quoique préoccupé, nous expliquant que, tout de même, *faire du pouce c'est dangereux les filles, vous pouvez pas savoir sur qui vous allez tomber*. Marine et moi écoutons ce discours bien connu de ces hommes qui nous embarquent en nous disant de nous méfier des gars. Les autres, bien évidemment. Entretemps, Jackson a commencé à tirer sur son joint calmement, ses doigts comme de longues pattes d'araignée, ayant demandé auparavant si cela nous mettait mal à l'aise; j'ai répondu que non, ce qui est vrai, et Marine a simplement hoché la tête, le nez contre la vitre.

- Alors, vous allez nous dire qu'est-ce qui amène deux belles filles comme vous à partir comme ça?

Malaise. Mon sourire se fige, mais je prends sur moi:

- La même chose que deux gars qui embarquent des pouceuses... faire des rencontres, voir du nouveau, non?

J'aurais pu répondre « deux beaux gars », mais lui renvoyer son ambiguïté me semble risqué, un terrain hostile dont je contourne les limites avec précaution et une certaine habitude aussi.

J'enchaîne, voulant couper court:

- Toi Jackson, qu'est-ce qui t'as amené à étudier en production animale? Avais-tu déjà travaillé dans le milieu agricole avant?

La conversation reprend, un soupir traverse mon corps. Une heure plus tard, Jackson annonce qu'il va s'arrêter pour gazer, j'acquiesce, un peu irritée du mutisme de Marine qui répond à peine lorsqu'on lui pose des questions. Je dépose ma tête contre la vitre. La voiture prend doucement la sortie, je ferme les paupières, fatiguée.

Je rouvre les yeux.

La voiture est garée devant la station-service, les gars sont à l'intérieur, je vois la casquette de Marc dépasser du stand de bonbons devant la caisse. Marine met sa tuque, enfile son manteau et tente de tirer la poignée. Rien. « Ils ont barré les portes. » Je vérifie de mon côté. Elle a raison.

- Penses-tu qu'ils ont fait exprès?
- Franchement, je ne sais pas... mais moi je feel pas trop le duo agriculteurs paternalistes.
- Tu aurais pu le dire avant, plutôt que de faire ta poète à la fenêtre.
- Ark, va chier.

La colère me tord la bouche, mais les portes s'ouvrent, m'empêchant de rétorquer quoi que ce soit. Marc et Jackson s'installent, tout sourire, avec une caisse de bière et une autre de ce qui semble être des Poppers. Le son d'une canette qu'on ouvre perce le silence et mon assurance, du même coup. J'ouvre la bouche, mais Jackson intercepte ma parole comme un ballon qui se dégonfle, l'écrasant:

- Hey les filles, je viens de penser, il nous reste des viennoiseries qu'on a achetées ce matin, vous en voulez?

Marine acquiesce, Marc lui tend le plat, puis le tourne dans ma direction, le brassant sous mon nez en voyant mon manque de réaction.

- Tu n'en veux pas? Elles sont bonnes en esti pourtant.
- Non c'est gentil, je n'ai pas faim.
- Come on! Tu n'as pas besoin d'avoir faim pour ça, ça se mange tout seul.
- Non, je t'assure que je...
- Allez, prends-en une. Fais-moi plaisir.

Avant même que je puisse penser à une manière de refuser une autre fois, Jackson lâche un son entre le hoquet et le hurlement : un cerf est en train de traverser l'embranchement, devant nous, juste avant qu'on entre sur l'autoroute. Il tire le volant d'un coup, vers la gauche. Haut le cœur. On manque de frapper l'animal et durant les quelques secondes où nous le frôlons, le percutant

presque, cette pensée me traverse comme une lame : nous sommes tout autant des proies que lui.
Affolées. Coincées. Sur leurs gardes.

- Oh mon dieu, je suis tellement désolé les filles; est-ce que ça va!?
- Ben oui, ce n'est pas de ta fau ...

Marine me coupe net, stoïque: « Bon, nous on doit continuer, on veut être au Bic pour ce soir et il ne nous reste pas beaucoup de temps avant qu'il fasse noir... vous pouvez nous laisser à la prochaine sortie, on continuera de là. » Froncement de sourcil de Jackson.

- Vous êtes sûres? C'est intense ce qui vient de se passer, vous ne voulez pas vous poser un peu? On peut prendre un moment pour décompresser, vous pouvez venir vous reposer chez nous, manger un morceau.
- Non, c'est gentil, comme je viens de dire on doit continuer à poucer encore, tant qu'il fait clair. On ne veut pas perdre trop de temps, tu comprends.

La lutte est silencieuse, mais palpable : nos bagages sont dans le coffre, les portes barrées, la voiture sent l'alcool et le pot, j'ai envie de vomir, solide. Je veux qu'on me sorte de là. En même temps, je crains la fermeté de Marine, j'ai peur qu'elle nous fasse dépasser la limite, celle dans laquelle je peux encore me faire croire que nous maîtrisons la situation, que ce n'est pas sur le point de basculer, peut-être.

- Bon.

Quinze minutes après nous sommes sur le bord de la vingt, je fais un petit signe d'au revoir en direction de la voiture qui redémarre. Marine me lance un regard dégoûté. La honte est un thé noir qui me brûle la gorge: ma politesse dans ce contexte-ci s'avère risible, pathétique. Marine me lance, mauvaise : « Pourquoi tu ne l'as pas mangée sa crisse de chocolatine, hein? » Silence. Le sien surtout. Sa colère se passe d'explication, il ne s'agit même plus de mon incapacité à me défendre, mais d'autre chose.

Saint-Denis, France

Tu as les poings sur les hanches, la vraie caricature. Le problème, cependant, c'est que je ne suis plus une petite fille dont on peut contrôler le corps et les envies. Tandis que mon frère va et vient à sa guise sur son vélo, tu exiges que je n'aille pas courir seule, surtout proche du barrage, là où le sentier fait le tour de l'étendue d'eau et se trouve bordé par une forêt. Sans scrupule, je continue pourtant à lacer mes souliers de course et pars sous ton nez, en te disant que si tu y tiens tant, tu peux toujours appeler ma mère. On sait toutes les deux ce que ça veut dire. Tes velléités de contrôle, même bien intentionnées, me rendent mesquine – je cours pleine de rage, insolente et sans égard pour l'inquiétude qui t'habite durant mon absence. Grandir c'est te regarder dans les yeux et refuser; je n'en veux pas de ta féminité au périmètre bien défini. Je veux excéder.

Mont-Joli, Québec

Michèle est une amie de mes parents avec laquelle ils entretiennent une relation à distance, maintenue au fil des années. Sa maison est grande, peinte en mauve foncé et lilas, choix osé dans cette rue d'habitations pour la plupart blanches ou beiges. Artiste, vivant plus ou moins de sa production, moins que plus, elle habite à Mont-Joli depuis une dizaine d'années, suite à sa séparation de Viateur, avec qui elle était à l'époque où ma famille l'a rencontrée. Elle nous ouvre la porte avec un grand sourire, emballée dans une veste orange en polar, ses cheveux blancs s'échappant allègrement de sa couette molle, de longs fils donnant l'impression de posséder une vie propre, capillaire, loin de nous et de nos soucis d'humains. Je ne peux m'empêcher de sourire en voyant cette apparition citrouille avec ses frisous fous.

- Oh, les filles je suis si contente de vous voir! Entrez, entrez, ça me fait plaisir que vous soyez là, je vous attendais depuis ce matin!

Nous nous exécutons, essuyant nos bottes sur le tapis de l'entrée en forme de chat couché. Je surprends l'air ahuri de Marine dès que nous passons le seuil de la porte, ce qui provoque en moi un mélange d'amusement et de fierté. L'univers de Michèle en est un d'exception si l'on sait l'apprécier à sa juste valeur. Il est le fruit d'un travail acharné, un secret bien gardé de tous, particulièrement de ses voisins : elle habite cet espace où se côtoient accumulation compulsive et maisons miniatures, hallucinantes par leur petitesse, multiples, poussant comme des champignons dans le bordel ambiant.

- Ah oui, je dois tout de suite te prévenir Marie...
- En fait mon nom c'est Marine.
- Oh, excuse-moi ma belle. J'ai vraiment une mémoire de passoire pour les noms, tu me reprendras si je me trompe. Enfin, je voulais simplement te souhaiter la bienvenue dans mon antre... Je sais que ça peut être un peu spécial à voir pour la première fois... j'espère que ça ne te met pas mal à l'aise. Ce que tu vois c'est la combinaison de mes deux grandes passions, l'art et l'histoire, que je rassemble avec mes reconstitutions historiques miniatures.
- Vous voulez dire que c'est vous qui faites ça?
- Oui, oui, à temps perdu je m'occupe à ça, c'est comme mes bébés. J'adore lire toutes sortes d'ouvrages d'histoire ou de romans historiques, tu comprends, et à partir de ça j'invente des plans de maisons, de pièces, d'objets de tout genre, mais fidèles à l'architecture et aux intérieurs de l'époque... Je vérifie même parfois auprès d'organismes spécialisés en protection du patrimoine pour être sûre, je suis perfectionniste de nature. Après vient la recherche des différents matériaux, un des moments que je préfère dans ce processus. Je fais toutes les friperies et antiquités de la région pour trouver la bonne étoffe, ou je teste différents vernis pour trouver celui qui saura le mieux imiter le bois qui était utilisé pour un certain type d'objet et...

Je ne prête plus attention à ses paroles, connaissant son projet depuis toute petite; enfant, j'ai littéralement passé des heures à m'asseoir devant ses maisons. Je touchais du bout des doigts les microscopiques morceaux de tissus, sortais les assiettes de moins d'un centimètre des petits vaisseliers, allumais les lumières dans chaque pièce, la folie de Michèle allant jusqu'à insérer des

circuits électriques dans ses constructions. Leur discussion en bruit de fond, je laisse mon regard se perdre sur les masses hétéroclites autour de nous : pyramides de casseroles, de cadres, piles de tissus défiant les lois de la gravité, lampes aux abat-jours extravagants, paperasses qui s'éparpillent. Ces multiples structures créent une impression d'étrangeté, mais pas autant que la présence de ces maisons minuscules, éventrées comme pour mieux nous dévoiler leurs entrailles.

Cet endroit me rassure, malgré son encombrement, la solitude dont il témoigne, la honte qu'il peut provoquer, le secret qui l'entoure. Un lieu connu où les lois du temps et de l'espace n'existent plus de la même manière, ou en fait, n'existent plus tout court. Ici les habitations en accueillent d'autres, toujours plus, les maisons dans la maison, se multipliant, comme des poupées russes, château du XVII^e siècle, demeure ancestrale du début du XIX^e, domaine de l'aristocratie française, cabane de pêcheur; au sein de ces demeures je peux allumer la lumière, recréer une scène, changer un détail, les juxtaposer ou les aligner sagement sur la même rue, les siècles s'entremêlant, aller du balcon du château jusqu'à la porte de la demeure champêtre, tous les lieux communiquent : le temps n'a plus d'importance. L'hospitalité possède enfin sa définition véritable, toujours possible, à faire, à recommencer, au mépris de la finitude, des années qui s'écoulent; je peux choisir de revenir sans cesse à cet accueil, rejouer les images, être encore et encore l'enfant fascinée, posséder le possible de toutes ces configurations et l'expérimenter au-delà de mon désir : abuser de la répétition jusqu'à l'écoeurement.

Ici, je peux aller jusque-là.

Pourtant, ta mort m'a appris plusieurs choses, pour la plupart douloureuses, dont la première est que les lieux existent très bien sans nous. Je l'ai compris dans l'après-coup. Désormais, dans chaque maison je chercherai la trace; il s'agira toujours de retrouver la ruine de ta demeure.

Saint-Denis, France

Dans cette chambre au troisième, celle sur la gauche, une des plus moches en son genre, il y a une commode, située au fond de la pièce. Je monte les escaliers, me dirige vers celle-ci et ouvre le deuxième tiroir où se trouvent des dizaines de figurines de dauphins en porcelaine nacrée, dans les tons de turquoise, mauve et bleu marine. « Affreux » n'est pas assez fort pour qualifier ces babioles qui, en plus de ne servir strictement à rien, remplissent encore moins une potentielle fonction de bel objet. Chaque été passé auprès de toi, je retourne à cette pièce observer le contenu du tiroir, me recueillant plusieurs minutes devant l'amoncellement de trophées. Trophées parce qu'il s'agit des gains faits à la kermesse du village, celle que j'attends avec presque autant d'impatience que mon anniversaire. Un moment fort de mes étés, impossible à manquer. Durant les deux soirées que dure la foire, j'expérimente un état proche de la transe, tant la perspective de tirer du fusil à plomb sur des ballons gonflables, d'hameçonner des canards de plastiques, de taper comme une dératée sur des marmottes sortant d'un trou me fait toucher une extase sans pareille. Je possède déjà un sens aigu de la fête. Il y a en moi ce sentiment que la maison n'est jamais suffisamment pleine, que chaque repas devrait prendre des allures de grand festin, que les jeux sont toujours trop courts. L'avidité des grands jours, du faste, des transformations du quotidien en une célébration perpétuelle, je l'ai fait mienne. Habiter dans un manège est l'un de mes souhaits les plus chers, après celui de me faire entarter pour mon huitième anniversaire. Bien que celui-ci soit passé depuis deux ans déjà, je continue à en faire la demande à mes parents, persistant dans mon désir, obstinée. Pourtant, je dois le reconnaître, Saint-Denis m'offre un plaisir autre, non-négligeable : celui d'un vieux tiroir où mon enfance se trouve conservée, intacte, et l'assurance de toujours y trouver la preuve que j'ai été heureuse.

Aujourd'hui je prends la mesure de cette double perte; même si Saint-Denis, à l'image de ce vieux tiroir, n'offrait pas le grandiose que j'en attendais, c'était néanmoins l'un des rares témoins d'une époque révolue, d'un bonheur qui n'existe plus pour moi. Non pas celui de l'enfance, mais celui du *avant*.

Avant la maladie.

Mont-Joli, Québec

Marine et moi sommes couchées sur des matelas de camping que l'on pourrait qualifier de *vintage*, ou plus honnêtement, du genre plutôt pourri. Peu importe, nous ricanons comme deux enfants qui devraient être couchées depuis longtemps, profitant du fait que Michèle a installé nos lits dans une section autonome de la maison, nous laissant le loisir de faire du bruit, sans nous soucier de qui que ce soit. Nous sommes en pleine récapitulation des événements marquants de la journée : les burgers végétariens de ce midi, la marche dans le cimetière, mais surtout, la fermeture du potager de Michèle, situé dans le jardin communautaire de Mont-Joli, occupation relativement banale jusqu'à ce que Marine marche, sans le vouloir, sur la section où le voisin a planté son ail. Dès lors, la Crise s'enclenche : monsieur assure que mademoiselle n'a aucun respect pour le travail d'autrui, elle s'en fout, oui, totalement, ne fait tout simplement pas attention aux autres. Arrive l'Intervention en la personne de Michèle qui, grandie par la colère, entame un plaidoyer sur le syndrome de persécution et la bienveillance, de type émotif-incohérent. Ce soir, Marine me fait donc la démonstration de ses talents d'imitatrice, debout sur le matelas, prenant un ton et une gestuelle de vieux monsieur frustré. Je ne m'en lasse pas. Après une énième imitation, elle se laisse retomber, essoufflée.

- Elle est drôle Michèle... c'est une vraie maman au fond. Je la sentais vouloir me défendre jusqu'au bout avec le voisin, limite prête à le renverser avec sa brouette s'il le fallait! Ou même ce midi, tu as vu comment elle insistait pour qu'on reprenne un deuxième burger?

Elle était rendue au point de nous donner le sien tellement elle voulait être sûre qu'on ait assez mangé... Il y a quelque chose de totalement dans le don chez elle. Je trouve ça beau.

Je ne renchéris pas. Je reconnais cette sensation dans mon ventre : je ne veux pas aller là, pour plusieurs raisons. Marine ne connaît pas Michèle, Marine voit ce qu'elle peut voir, Marine a le droit de ne *pas* savoir. Ne pas savoir que. Il y a la femme artiste, loufoque, attentionnée envers les êtres, sa douce folie, son énergie palpable, imprévisible. Il y a ces choses et elles sont vraies. Mais leur envers existe, tout aussi réel. Michèle a un fils qui ne lui parle plus, ce silence autour de l'enfant inexistant, impossible à deviner dans cet intérieur, l'absence de photo se voulant comme une absence de souffrance. Il y a ça. Il y a aussi la violence conjugale, les marques qui se sont effacées, mais qui ont tracé en elle de nouveaux contours, de nouvelles douleurs. Il y a ça. Il y a aussi les aveux, où, cherchant une validation auprès de moi puisqu'elle sait mon mal, elle me confesse ses propres difficultés, ce désir d'être toujours plus petite, réduite. Il y a ça, mais dans ce cas précis, il y a aussi mon dégoût vis-à-vis de ses paroles, ce goût amer et répulsif que possède la désillusion. Cette déception particulière, que je déteste, lorsque des adultes me font comprendre qu'ils sont encore plus démunis que moi face à la souffrance. Ce jour-là, Michèle cherchait certainement à ce que nous nous rapprochions, mais moi je le recevais comme une trahison : pourquoi mettre des enfants au monde si c'est pour ensuite avouer que vous ne savez pas comment vivre?

Mon grand-père disait que tu avais des goûts d'enfant, sous prétexte que tu aimais le blanc de poulet et les feux d'artifice. À mes yeux tu étais pourtant la parfaite représentation de l'adulte – rassurante, solide, mais aussi très exigeante, digne. Jusqu'à ce que je grandisse et que toi, tu vieillisses. Plus précisément, jusqu'à cette visite où je suis venue te voir à Paris plutôt qu'à Saint-Denis, l'automne plutôt que l'été.

Paris, France

Scène 1 : J'entends un bruit qui me semble suspect. Trouver la source. Je me lève du fauteuil rouge où je pose mon livre – Kerouac peut m'attendre – et manque de tomber, comme à chaque fois. C'est à croire que tu espères te tuer d'un coup de pied, direct, avec tes planchers de bois lustré sur lesquels reposent innocemment tes tapis tueurs. Bref, je me rattrape sur le calorifère. Moins une. Mais le bruit est plus distinct : de l'eau qui coule. Merde. Je cours tout le long du couloir qui, pour un appartement parisien, est plutôt honorable, freine de côté devant la salle de bain et me précipite pour fermer le robinet. Ouf. On se préparait au grand déluge version rue de Rennes, car dans ton souci de rester utile malgré ton âge, tu voulais faire « prendre de l'avance » à la femme qui vient te donner le bain chaque matin. Pas de bol, tu vas jusqu'à oublier ton incapacité à lâcher prise. Coup de cul par contre, j'ai les jambes longues, donc on s'en tire au sec.

Scène 2 : Sorties pour le déjeuner, direction la crêperie. *La Duchesse Anne*, haut lieu de sociabilité de par sa proximité ce qui, par la force des choses, crée certaines habitudes. Tu prends toujours une complète, parfois aussi une beurre-sucre pour finir, les jours où tu te laisses aller. Aujourd'hui en est un. Je fais la traduction simultanée entre ta surdité et l'empressement du serveur. « Tout va bien », je me le répète comme un mantra, presque une prière. J'essaie de taire le pénible de la situation : tes « non » automatiques – plus tu deviens sourde plus tu refuses – sont de moins en moins drôles lorsque vient le temps de commander. J'avale le malaise avec mon expresso, souris devant ton sérieux face à la crêpe. Retour vers l'immeuble, attente devant l'ascenseur et devant ta porte, c'est sans appel : in-trou-vables. Mais où sont tes (putains) de clés? Pas dans la sacoche, pas dans ta poche, pas sous le porche. Ça me prend à la gorge, la colère. Conne. Et tellement naïve. Tu joues encore le jeu de ton autonomie, mais c'est à moi dorénavant de lire entre l'oubli et les mots, cette vieillesse qui parle à ta place.

Scène 3 : Ce matin, je vais perpétrer mon « petit larcin » comme tu aimes à le dire. J'ai le projet de voler quelques fleurs au Luxembourg, elles serviront à enjoliver une lettre et cela t'amuse beaucoup, en plus. Une pierre deux coups. Et même, pourrait-on ajouter, double compte triple : je te demande à quelle boulangerie m'arrêter en chemin, tant qu'à. « Tu es libre! » Voilà ta réponse, presque douloureuse. Constat sans réciprocité. J'ai les jambes, pas toi. Te soucier du lieu où acheter le pain ne fait plus partie de tes préoccupations. C'est terminé, comme bien d'autres choses. Naïvement, j'ai cru que c'était toi la spectatrice d'un monde qui te devient de plus en plus inaccessible, mais je comprends qu'en fait, c'est moi désormais qui assiste à ton enfance retrouvée. Pas le choix : chacun son tour et toi, tu as assez donné de ce côté-là. C'est pourquoi sur le chemin du retour, je ne mange pas le quignon de la baguette; ce n'est pas l'envie qui manque, mais je pense à cette petite fille qui m'attend et n'a jamais cessé de les préférer, même à quatre-vingt-douze ans.

Mont-Louis, Québec

On rencontre Antoine au café-épicerie; il jase avec la caissière, qu'il semble bien connaître, à propos de la saison de la chasse à la perdrix qui a commencé. Il utilise constamment l'expression « mon p'tit *hobbie* » pour en parler, ce qui me fait rire intérieurement. Genre ton *hobbie* est au même niveau que moi lorsqu'à sept ans je tirais des canards sur ma Nintendo. Reste que je suis intriguée et Marine aussi. Je la vois écouter d'une oreille, l'air de rien, allant jusqu'à mimer un vague intérêt envers les tasses exposées devant la caisse, ce qui lui permet de s'approcher pour mieux entendre. Je profite du fait que l'employée se tourne vers sa machine afin d'aborder Antoine, lui demande s'il chasse depuis longtemps et fréquemment. Il a l'air réceptif, alors j'ose : on pourrait-tu t'accompagner si tu y vas dans les prochains jours?

Rivière-à-Claude, Québec

Il est seize heures à peu près, nous sommes tout au bout du chemin Rioux où se trouve une maison bleue, celle d'Antoine. On a réussi à trouver un lift pour arriver à l'heure, après avoir passé l'après-midi à marcher sur la plage de Mont-Louis. Marine a surtout enregistré les cris des oiseaux avec son téléphone, pendant que je regardais de loin ses tentatives de rapprochement qui tenaient à la fois du poème et de la maladresse. Chacun de ses mouvements créaient un écho parfait; plus elle avançait, plus les volatiles reculaient, jusqu'à ce qu'ils foutent le camp dans les airs et qu'elle revienne, l'air satisfait, les cheveux à la verticale, tellement il ventait. Je devine qu'elle est sur une piste pour sa prochaine performance, même si elle ne veut pas m'en parler. Sur ce point Marine reste une énigme pour moi: comment peut-elle être aussi réservée et aimer une pratique qui l'expose à ce point?

Antoine arrive, un dossard orange sur le dos, tenant un fusil qui a d'abord appartenu à son arrière-grand-père. Je me garde bien de lui demander s'il a une sœur; la forte probabilité que l'objet se transmette uniquement aux hommes de la famille me décevrait trop. Pas envie d'aller là aujourd'hui. Il nous salue et montre le petit chemin qui se trouve derrière sa maison, serpentant dans la montagne.

- Tout d'abord faut savoir que les perdrix ne sont pas peureuses pour deux cennes, donc faire du bruit, ce n'est pas un problème. En plus, à la base, elles sortent d'elles-mêmes des sous-bois, souvent tôt le matin, quand le soleil vient de se lever ou en fin d'après-midi, avant

qu'il se couche, parce que du chemin le ciel est dégagé; c'est là qu'elles peuvent faire sécher leur plumage. Pis aussi parce qu'elles mangent la gravelle de la route pour les œufs.

Antoine prend une pause et vérifie d'un regard si nous avons saisi. Impossible de rater mon air dubitatif juste après sa dernière affirmation. Il précise :

- La gravelle, c'est là qu'elles prennent les minéraux pour l'écaille de leurs œufs.
- Ah, d'accord, je ne saisissais pas.
- C'est normal, ça ne tombe pas sous le sens... Enfin, grosso modo, chasser la perdrix c'est prendre une marche au soleil en attendant qu'elles se pointent devant toi. Plutôt relax. Par contre, des fois elles retournent dans le sous-bois pour fuir et là ça se corse; tu peux marcher une shot avant de les rattraper, en plus qu'avec leur plumage brun à ce temps-ci de l'année elles deviennent beaucoup moins visibles. Moi j'aime bien ces moments-là, c'est comme un jeu et ça rend ça plus *fair*, elles ont plus de chance de s'en sortir, alors que si elles sont sur le chemin, t'es pas mal sûr de comment ça va finir. Je te dirais qu'en moyenne, sur trois perdrix, il y en a une qui s'échappe, une que je rate et une troisième que je pogne. C'pas mal comme score, pis surtout, c'est bon, ça goûte un peu comme le poulet.
- Ok... et une perdrix, ça donne à manger pour combien de personnes mettons?
- Je dirais une perdrix par tête. D'ailleurs j'en ai plein le congélateur, donc même si on n'en attrape pas aujourd'hui, je vous en donnerai deux, comme ça vous pourrez vous faire votre idée.

Marine et moi le remercions, continuant à marcher avec le soleil qui chauffe nos dos courbés. Le silence s'installe, jusqu'à ce que j'entende un frôlement sur ma droite; la perdrix se trouve là, perchée sur le bord du chemin légèrement surélevé du reste du sentier. Je m'exclame immédiatement, Antoine la repère en quelques secondes, mais nous ne sommes pas suffisamment proches pour qu'il puisse tirer; plus la distance s'avère grande, plus les plombs se projettent en s'écartant. Or, il nous l'a dit, l'idéal est de toucher la tête, autrement tu ramasses une petite carcasse pleine de plomb, pas mangeable. Il s'avance pas à pas, Marine et moi derrière, le fusil chargé à l'épaule. Je mets mes mains sur les oreilles, je n'ai pas le courage de ce bruit-là. La détonation me fait quand même sursauter. La perdrix tombe d'un coup, en gesticulant, elle tourne sur elle-même, formant un cercle parfait, battant frénétiquement des ailes, prises de spasmes. Antoine se précipite et place son immense botte sur le petit gosier, coupant la respiration de l'animal afin qu'il meure le plus rapidement possible. Les mouvements d'ailes s'espacent progressivement, puis un battements saccadé ponctue le dernier gonflement du ventre qui s'affaisse alors complètement. Je n'ai aucune idée du temps qui s'est écoulé entre le tir et cette immobilité finale. C'est la première fois que je vois un être mourir. Des cadavres, j'en ai vu, mais les secondes ou même les minutes qui les font advenir, ça, jamais.

Sous mes doigts le ventre est encore chaud, comme une caresse. Nous flattons la perdrix avec une sorte de gravité qui me surprend et je réalise qu'en fait c'est le même désir qui m'a traversée lorsque je me suis retrouvée devant ton cadavre pour la première fois.

Face à ta dépouille je comprenais que je n'avais rien à dire, la pauvreté des mots me foudroyait comme l'évidence la plus violente: l'idée de m'adresser à toi était si inutile que ça m'anéantissait.

Or, j'avais tellement besoin de sentir quelque chose de toi.

Alors je me suis couchée contre ton corps et c'est là que je l'ai entendu.

Ton silence.

Saint-Denis, France

Elle trônait dans l'un des grands vaisseliers en bois foncé, meuble titanesque, plus de trois fois ma grandeur. Je le regardais par en-dessous avec envie, son contenu m'apparaissant comme un trésor inaccessible. Ou presque. Je m'organisais durant l'heure de la sieste, celle des adultes, pour monter sur la table et de là ouvrir lentement les portes vitrées qui grinçaient, m'emparant de la petite flasque. Je la coinçais avec précaution dans mon short et pour le reste de l'après-midi j'étais partie. Loin. Très loin. J'allais dans cette forêt où chaque bruit s'étouffait dans la mousse, où les bêtes allaient et venaient dans leurs voies respectives, où tout prenait un air de mystère. Enfourchant mon cheval, je traquais les chevreuils, sangliers et renards, accompagnée par ma horde de chiens hurlante.

Mon grand-père était un fervent amateur de chasse à courre et moi aussi, par procuration. Il amenait toujours sa flachette durant ces occasions. Le petit objet de métal et l'odeur d'alcool qu'il recelait étaient ainsi devenus mes portes d'entrée à ce monde connu de moi seule. Un jour, pourtant, il s'est rendu compte de l'absence du contenant. Alerte. Pour moi comme pour lui. Cette fois, j'étais la cible traquée, à son insu. Il a ainsi signalé à toute la maisonnée la disparition de l'objet, demandant aux uns et aux autres s'ils l'avaient vu, cherchant et fouillant dans les endroits les plus absurdes, du congélateur à la cave à vin – des lieux dédiés aux plaisirs du palais, ce qui donne une assez bonne idée de ses allégeances. Étrangement, tu ne semblais pas t'intéresser particulièrement à cet événement ni mettre en branle ton regard perçant, toi qui avais pourtant cette capacité effarante de tout retrouver, même le plus petit mouchoir en tissu. Le lendemain, après une bonne nuit

d'insomnie et une expédition nocturne de mon côté, la flasque était à nouveau à sa place, sagement alignée à côté des bols en verre taillé.

La disparition était un phénomène jamais très éloigné de moi, telle une ombre; le pot de confiture aux bleuets que tu n'aimais pas, mais que tu t'obligeais à manger – après la guerre, gaspiller de la nourriture était un impensé pour toi – la boîte de vieilles allumettes dans le tiroir de la commode, la pâte crue laissée sur le comptoir, les échantillons de parfums au deuxième et même parfois, quelques pièces de monnaie de ton portefeuille. Tu ne relevais jamais ces enlèvements plus ou moins prolongés, parfois définitifs, comme si participant de l'écosystème particulier de la maison, ma présence indissociable de ces absences régulait le trop-plein du quotidien, faisait place à du nouveau. Habiter sur des continents différents offrait ce net avantage : tu acceptais de faire pleinement l'expérience de mon tempérament, consentant à tout de mon irruption dans ton monde. Même si cela voulait dire te laisser être volée par mon amour dévorant et enfantin.

Gaspé, Québec

Mia est l'exact opposé du lift typique : femme, seule, enceinte jusqu'aux oreilles, avec un enfant de moins de trois ans et un char de plus de quinze, *loadée* comme si elle allait traverser le Canada, alors qu'elle revient de chez ses parents à quelques kilomètres. Elle semble ne pas avoir appris la peur, ce qui est rare pour une femme. Lorsque nous voyons cette silhouette sortir du véhicule à contre-jour, le pas alourdi par le ventre énorme, je me trouve incapable de dire quel est cet être avançant dans notre direction, un long manteau sur le dos. Puis il y a sa voix qui tranche dans le vent démesurément humide et nostalgique, celui-là même qui annonce la fin de l'automne:

- Allô les filles, vous allez où comme ça? ... Moi je rentre à Gaspé, mais je peux continuer un peu plus loin, passé la ville, pour que vous puissiez continuer à pincer si vous voulez.

Le plan est que nous n'en avons pas, ce qui évite toute possibilité de déception ou d'attente – ça a cet avantage – je réponds donc que Gaspé c'est parfait oui oui, jetant un œil du côté de Marine qui hoche la tête, tout sourire pendant que le vent hurle dans les feuilles derrière nous.

Montréal, Québec

La première fois où j'ai vu Marine c'est dans ce cours de français, l'avant-dernier précédant les vacances d'été; elle présentait son projet de session devant la classe. En fait, ce n'était pas la première fois au sens strict, puisque nous étions dans la même classe et que j'avais eu maintes occasions pour remarquer ses longs cheveux bruns, ses yeux globuleux. Par contre, ce jour-là, on pourrait dire qu'elle m'est apparue. Elle était non seulement visible, comme le détail dans une toile que l'on remarque sans s'y attarder, mais à l'image de cet élément qui participe de l'ensemble du tableau et qui, soudainement, nous interpelle, sa présence a subitement évacué le réel. N'existait qu'elle devant moi.

Notre professeure Lucie avait de toute évidence le désir de nous ouvrir des horizons qui dépassaient largement celui de la grammaire et avait ainsi préparé cette évaluation audacieuse : nous devions, tout au long de la session, effectuer un geste de manière répétée, n'importe lequel – prendre en photo le même coin de rue chaque jour par exemple – et tenir un journal de ces micros-événements ancrés dans la répétition. Il s'agissait de noter nos observations de tout type, que ce soient les différences constatées d'une fois à l'autre, nos impressions du moment ou vis-à-vis de la démarche elle-même, le but de notre entreprise ou ce qui s'en dégageait au fil du temps.

C'est comme ça qu'au début de la deuxième période du cours j'ai vu cette fille qui n'avait jamais parlé en classe s'avancer, mettre en marche le projecteur et commencer à lire son journal avec comme trame de fond de la *porn* absolument mainstream et dérangeante dans ce contexte. Le

malaise était plus que palpable, il nous submergeait. Certains riaient faute de savoir faire autrement, d'autres regardaient le sol, voulant éviter à tout prix de croiser du regard les images projetées ou pire encore, les yeux d'un collègue. Pour ma part, j'écoutais avec étonnement ce timbre inconnu, le calme studieux dans ses mots. Sa voix était comme l'eau d'une rivière coulant sur les choses, les unes après les autres, sans heurt. Elle possédait une parole qui semblait pouvoir tout traverser, que ce soit l'enfoncement des pierres souterraines ou l'embarras d'une classe qui la dominait par son nombre et son jugement.

Marine avait choisi d'aller à un bar de danseuses sur Saint-Laurent chaque semaine, pendant plusieurs mois, observer des hommes qui observaient des femmes aux corps multiples, remplaçables, mais toujours bandants. Elle décrivait les choses avec une précision clinique, comme un lent découpage où elle dépeçait non seulement la chair, mais aussi le cœur de ces êtres qu'elle avait vus. C'est par ce regard qui dépouille que Marine m'a eue : à partir de là, je ne pouvais que désirer son amitié.

Saint-Denis, France

Il y a ce souvenir de toi devant la glace de ton armoire, assise sur le lit pour bien te voir et moi de l'autre côté de celui-ci, petite souris sérieuse devant tes rituels de beauté. J'observais la façon dont tu appliquais ton rouge à lèvres, le tapotement sur tes joues de cette poudre beige et duveteuse, toi qui traquais constamment les rougeurs sur ta peau de rousse, ton souci de la longueur parfaite de tes jupes, le raffinement dans la juxtaposition des matières; cachemire, laine de mérinos, lin, et la lourdeur de tes parfums d'une autre époque, qui me faisaient penser à des plantes mystérieuses, vénéneuses. Tout ça m'émerveillait, me pétrifiait de fascination. Mais inmanquablement, tes mots se déposaient sur ces choses, les nommaient, les emprisonnaient. Si tes gestes m'ont appris le jeu de l'élégance, sa gaieté simple et son enthousiasme, ta parole, elle, m'a inculqué le souci du corps et sa cruauté, implacable.

Gaspé, Québec

- Tu me passes les légumes?

Marine porte sa veste Adidas bleue, les cheveux remontés en un amas informe, les yeux un peu cernés des bières d'hier et de la courte nuit qui a suivi. Lili, à côté, mange ses pommes de terre avec allégresse, alternant entre la fourchette et ses mains. Le plaisir, pour sa part, semble égal. Mia est dans la cuisine, accroupie devant le frigo, en train de chercher les herbes salées parce que la salade de patates ne lui semble pas suffisamment relevée. Cela fait déjà deux jours que nous sommes chez elle. Dès que nous avons embarqué, la conversation s'est installée et le temps d'arriver à Gaspé, il était clair que nous allions passer du temps ensemble, d'autant plus que son amoureux est absent pour la semaine et que selon ses dires, elle déteste être dans une maison vide. Mia se relève, sa longue robe froufroutant du même coup, revient à table et tout en s'asseyant, répond à la question posée par Marine.

- Oui Fred et moi on n'avait pas prévu l'arrivée de Lili et même, je dois avouer que la maternité ce n'était pas très clair pour moi. Je veux dire... ce n'était pas évident si je me sentais prête ou pensais l'être un jour. Mais voilà, il y a parfois des choses qui se présentent à soi et qui donnent l'impression d'avoir été totalement choisies et voulues du moment qu'elles sont dans ta vie. En tout cas, c'est comme ça que ça s'est passé lorsque j'ai su que j'étais enceinte de Lili.

Fred et Mia se connaissent depuis longtemps, d'abord amis puis amoureux, ils sont désormais parents depuis presque trois ans; Lili est vite arrivée dans le décor à partir du moment où ils sont devenus un couple comme l'expliquait plus tôt Mia. En l'écoutant, je ne peux m'empêcher de penser à moi : moi aussi je suis née ici, à Gaspé, arrivée plus tôt que prévu durant les vacances d'été de mes parents. Il paraît que lorsque vous l'avez appris, toi et René, vous étiez à Saint-Denis justement. Après avoir raccroché, il aurait ouvert une bouteille pour l'occasion, m'affublant du titre de comtesse de Gaspésie, ce qui devait être assez exotique de votre point de vue, plantés dans ce village paumé du sud. Encore aujourd'hui ce n'est pas difficile de vous imaginer sur les marches du perron devant les parterres de lavande, buvant l'apéro au soleil en plein milieu de l'après-midi, bien plus tôt qu'à l'habitude, mais pas moins enthousiastes, fiers. Bien qu'il fasse terriblement chaud en juillet, cela a dû rendre votre soif plus douce encore, grisés par la nouvelle et l'alcool. La maison accueillait la nouvelle de ma naissance et c'est à partir de ce lieu que j'ai commencé à exister pour vous.

Ces moments qui me ramènent à toi sans prévenir, je les trouve toujours difficiles et certainement plus surprenants que ces longues réflexions que j'ai à ton sujet depuis ta mort. Comme si l'ombre d'une image m'attrapait sans préavis et me ramenait à une autre, plus vieille, mais tout aussi intacte. Défile alors tout ce que j'ai pu voir, côtoyer et ressentir à partir de ta seule présence. Inévitablement, c'est aussi Saint-Denis que je retrouve; la lumière particulière, l'odeur de la chaleur sur la pierre ou celle de tes tartes aux cèpes, parce que c'est surtout là-bas que tu as existé pour moi, entre ces murs et pas ailleurs, encore moins ici, dans ce que l'on peut qualifier ma « vraie » vie.

- Avoir un enfant c'est être prêt à constamment réinventer son rapport envers lui qui grandit, sinon tu restes prise dans des dynamiques obsolètes jusqu'à ce que ça éclate! C'est une expérience fascinante si on veut s'y abandonner, et encore, ça ne fait que commencer avec Lili et ça prendra certainement une autre forme avec celui à venir. En fait, c'est toujours à refaire. Mais bon, trêve de discours, il faut justement que j'aille coucher ma belle enfant et ça risque d'être un peu long, en ce moment on doit border tous les toutous de Lili avec elle.
- Pas de problème, on peut te garder une assiette de côté si tu veux.
- Ça va, j'ai assez mangé, mais si vous voulez on se fera une petite tisane autour du feu après, qu'est-ce que vous en dites?
- Bien sûr, ce serait parfait!

D'un geste Mia sort le petit corps de Lili de la chaise haute, plutôt calme dans les bras de sa mère qui, d'un signe de la main, nous adresse un « au revoir ». Lili ne réagit pas, le regard complètement statique, déjà trop sonnée de fatigue, ce qui nous fait toutes sourire. Marine me lance un regard, complice, mais c'est trop tard : depuis plusieurs minutes déjà j'avale le plus grand nombre d'aliments, de la manière la plus naturelle possible. Je dois réfléchir vite, je ne peux pas faire « ça » ici, la maison est trop exigüe et pas suffisamment insonorisée pour qu'on ne m'entende pas, surtout avec Marine qui me devine quand je fuis dans cet espace-là.

- Je vais aller laver la vaisselle.
- Pourquoi tu es aussi pressée?
- Je voudrais que ce soit terminé quand Mia revient. Ça me donnera aussi le temps d'aller chercher un peu de bois dehors pour le feu, justement.

Je sens son incompréhension, mais c'est plus facile de l'éviter en m'activant, alors je me dépêche de prendre les couverts sur la table et me dirige vers la cuisine. Ouvrir le robinet au plus fort. M'arranger pour que mes yeux ne regardent que des objets : assiettes, savon, armoires, linge. Penser à ralentir à quelques reprises afin que Marine ne puisse pas lire mon empressement dans mes mouvements. Ne pas me trahir. Me servir de grands verres d'eau tout en nettoyant la vaisselle. Bien faire attention à ce que Marine ne devine rien.

Je me félicite intérieurement de porter un chandail ample, cachant mon ventre qui se distend de plus en plus. Marine me propose de laver ce qui reste, je saute sur l'occasion, vais aux toilettes, me souvenant du petit verre bleu pâle où sont rangées les brosses à dent. Il faut être rapide. Je suis capable, peux avaler encore au moins un litre d'eau. Je tire la chasse pour donner le change.

Je suis prête.

Dehors l'air est chargé, un mélange d'odeur de terre et de l'humidité du soir, ce qui alourdit ma respiration. Je marche vers le fond du jardin où commence le boisé. Mes yeux ont du mal à s'habituer à la noirceur, bien que la lune soit proche d'être pleine. J'avance avec précaution, mais ne vois pas la branche à la hauteur de mon mollet et manque de tomber. Par réflexe, je me retiens à un tronc sur ma droite, ce qui, par le fait de la secousse et de mon corps penché, provoque un premier haut-le-cœur. Voilà le signe attendu: ce sera ici. J'enfonce l'index et le médium dans ma gorge, le pouce contre la joue, mes dents râclent mes jointures. Ça soulève mes épaules comme

une vague qui me traverse, les larmes coulent. Je recommence. Deuxième vague. Troisième vague.

Un craquement sur ma gauche.

Je sors ma main, me retourne et vois une lumière précédée d'une ombre s'avancant. La démarche de Marine. Sûrement trop loin pour m'avoir entendue, mais suffisamment proche pour me voir. Du pied, je tente de recouvrir de feuilles mortes ma honte.

- Gab...
- Je reviens bientôt avec les branches.
- S'il-te-plaît.

Silence.

- ... Tu n'as pas une meilleure manière de m'aimer, non? Pour toi l'amour c'est de me surveiller, c'est ça?
- Rentre avec moi.

Elle me regarde droit dans les yeux et ça brûle tellement fort.

De ne pas échapper à son regard.

D'être vue dans ma laideur.

D'être partout et encore dans la même douleur.

Saint-Denis, France

Quand j'étais petite, l'été, chez toi, je déjeunais d'œufs à la coque, de mouillettes au Bovril, de yaourts de la ferme. Les pièces étaient vastes, mes jeux également. Ce n'était ni le bon ou le mauvais temps, ce n'était pas du temps pour moi; je n'avais pas conscience alors d'une idée *d'époque*.

Tu posais l'ovale blanc délicatement dans le coquetier de bois rouge. Nous nous servions d'un instrument de métal rond, auquel étaient rattachés deux petits cercles dans lesquels nous passions nos doigts. Lorsque d'un mouvement nous rapprochions les deux cercles, le mécanisme faisait jaillir des dents métalliques du cercle central, découpant un parfait chapeau à la coquille de l'œuf, l'ouvrant, l'éventrant. Mon jeu éternel était de le retourner dans le coquetier lorsque je l'avais terminé, soudainement redevenu lisse, sans trace de ma gourmandise et du découpage. Tu feignais alors la surprise, complice du « ni vu, ni connu ». Dans la rondeur intacte, pas de conscience du temps et l'approbation de mon pouvoir sur celui-ci.

Rien n'avait eu lieu.

Je jouais avec l'idée que je pouvais retourner une chose sur elle-même et tout recommencer, indéfiniment.

Entre Saint-Siméon et Caplan, Québec

Deux heures du matin.

Je la regarde danser du hamac, la basse au rythme de mon cœur ou l'inverse. Douze heures plus tôt, nous embarquions dans le vieux pick-up de Sébastien à la sortie de Gaspé, sans deviner que ce qui était d'abord un lift deviendrait de fil en aiguille une invitation à cette retraite secrète de salmeurs en plein milieu de la forêt. Passer la soirée à écouter le rythme des mots, des silences, de ce qui veut se dire. Il y a Gigi, la grande rousse française à la voix rauque, Émilien, sorte de doux bûcheron aux gestes comme des montagnes, solides, Loïc, l'échalote de quatorze ans, débitant à un rythme effréné une mélopée poético-factuelle sur la flore environnante et tant d'autres encore, aussi divers qu'étrangement connus, reconnus même. Comme une famille oubliée qui se fabrique une visite dans votre vie *salut ça fait longtemps oui oui*. Autour de moi, plusieurs feux réchauffent les corps, certains dansent, d'autres discutent. On sent que le peak de la soirée est passé et qu'après l'effervescence des premières heures, le *dancefloor* a pris une tournure plus calme, bien que quelques-uns résistent encore au froid et à la fatigue.

- Tu viens?

Marine a l'œil des beaux jours avec une pointe de lumière, me tend sa main que je prends pour me soulever, même si j'étais bien dans ma position de spectatrice. Mes gestes ont une densité nouvelle, circule en moi ce que Sébastien m'a injecté avec précaution un peu plus tôt et bien que ça me

démange, me fatigue, c'est la douceur même. Marine, elle, a opté pour du plus connu, sa mâchoire se déplace comme un crabe, de côté, allant de droite à gauche. Le chimique ne lui fait pas peur, mais les aiguilles oui. *Fair enough*. Elle m'a tenu la main lorsque la tige s'enfonçait dans mon ventre. Seb tenait la peau avec force, grommelant que s'il y avait plus de gras, ce ne serait pas aussi difficile. Mais moi, ça me va parfaitement comme ça.

Elle tournoie autour de moi; j'ai du mal à suivre, ferme les yeux en respirant fort, ses mains me frôlent, me caressent les épaules et j'entends simultanément un rire d'enfant sur ma gauche, ce qui me surprend comme je me surprends à me dire qu'il est tard. Puis je sens la chaleur d'une respiration dans mon cou, Marine me prend dans ses bras tout en dansant, me balançant et j'en profite pour me réchauffer contre elle, car l'humidité du sol commence à me contaminer de plus en plus. Je suis à l'abri. Soudainement, la sensation de quelque chose d'humide contre ma tempe. Ses lèvres. Elles parcourent mon visage, je les sens à peine et lentement elles se déposent sur ma bouche. J'arrête de respirer quelques secondes, le temps de ne pas étouffer de surprise. Cette sensation à laquelle je me suis si peu permise de penser, la voilà que je la goûte pleinement, comme le fruit le plus défendu. Elle m'embrasse ou plutôt est-ce moi? Je ne sais pas, mais dans tous les cas, je me rends.

Cette nuit-là Marine savait une chose dont je n'avais pas conscience et cette lucidité elle l'a étalée sur mon corps. La forêt accueillait ses désirs de reconnaissance comme une cathédrale silencieuse. Existait ce décalage: je croyais à un commencement, pendant qu'elle me disait au revoir.

Saint-Denis, France

Ça ne manquait pas, la scène finale. J'en connaissais chaque détail, chaque impression, mais ça n'amenuisait en rien mon sentiment d'impuissance. Pour prendre la route vers Toulouse, il fallait sortir de la cour par la lourde porte en fer forgé. La configuration de la maison et du chemin était telle qu'après avoir embarqué, nous passions une deuxième fois devant toi, postée comme un chien fidèle sur la petite route à attendre le second tour. Le premier au revoir en était un de proximité; d'abord tes baisers sonores qui claquent sur nos joues, la douceur de ta peau tannée par les ans, puis ton visage, collé sur la vitre de la voiture, exposant de près cette légèreté que tu mimais pour mieux nous cacher ta tristesse, néanmoins palpable. Le deuxième au revoir, lui, correspond plutôt à une image, ce qui veut dire qu'au fil du temps, il a perdu sa singularité au profit d'un sens qui le dépasse. Toujours, j'y retrouve cette vieille femme qui balance sa main au-dessus de sa tête ou envoie des baisers en direction de la route, sa petite silhouette en jupe longue qui rapetisse à mesure que nous avançons, jusqu'à finalement disparaître.

Cette scène avait lieu annuellement et chaque fois la question me traversait, sans jamais être formulée à voix haute: était-ce la dernière fois? Nous disions-nous au revoir ou sans le savoir, adieu? Je comprenais que le sens de ce moment ne dépendait pas de lui seul, mais également d'un avenir impossible à prédire; c'est au cœur de cette incertitude que j'ai saisi qu'aimer de loin est un marchandage perdu d'avance. Enfant, j'ai prié pour d'autres retrouvailles, promis tout et n'importe quoi pour encore un, deux, trois étés avec toi, pensé que si j'étais suffisamment bonne, je serais

récompensée par ton retour. Cet été-là, le dernier, j'ai cru que tu m'attendrais jusqu'en août, pensant que j'avais droit à cette assurance, en bonne petite-fille que j'étais.

Tu es morte le dernier jour de juillet, comme pour me rappeler qu'il ne faut jamais rien tenir pour acquis et qu'à force de croire en notre pouvoir, on oublie que la vie ne nous doit rien.

Hôpital Sainte-Justine

Montréal, Québec

Sept heures.

Mon réveil sonne, mais c'est inutile, depuis une quinzaine de minutes je suis allongée, les yeux ouverts sur le plafond. Dans le couloir, le bruit des chariots qui s'avancent, grincent, les voix annonçant la journée qui s'ébranle. J'enfile mon peignoir blanc, sors et me mets en file devant la porte entrebâillée en diagonale de ma chambre. Il y a déjà Marianne, Audrey, Josiane, la plus jeune, douze ans, qui attendent. Silencieuses.

Vient mon tour, l'infirmière cheffe, avec son carré court blond cendré *bonjour Gabrielle comment ça va bien dormi oui*. Je monte sur la balance presque aussi haute que moi et dépose mes yeux ailleurs que sur les rectangles qu'il faut déplacer pour trouver le point d'équilibre, celui-là qui situe le poids de mes membres, poids qui, chaque jour passé ici, ne fait qu'augmenter. Petite oie blanche que l'on gave. Evelyne dit le nombre à voix haute, ça m'irrite. Connasse. Depuis le premier jour passé ici, j'ai développé non seulement une aversion spécifique, mais un acouphène qui se déclenche systématiquement à cette seconde précise; les chiffres énoncés sont avalés par le cillement strident de ma volonté. Je suis épuisée, mais pas folle – j'ai rapidement compris qu'entre ces murs il y a des choses qu'il faut dire et d'autres qu'il faut taire, certaines que l'on peut supporter et d'autres que l'on doit tenir à distance, peu importe comment.

Je redescends de la balance, vais dans ma chambre, sors mes vêtements et m'assois sur mon lit en attendant que Louis ait fini et sorte de la salle de bain. L'intimité est un mot sans substance : une toilette par chambre, laquelle contient quatre lits, quatre corps. Je ferme la porte à clé et m'appuie le dos au mur, les jambes à quatre-vingt-dix degrés. Il faut être rapide, sinon il y a les soupçons qui s'installent, des regards en biais. Tout juste le droit de chier tranquille. Je calcule trois séries d'une minute; mes cuisses brûlent, le devenir-chaise se paie, mais est aussi payant: il façonne, galbe, sculpte, affine.

Petit-déjeuner : dans mon plateau le fruit du jour, soit une pomme ou une orange, pas une banane surtout, je prie que non – trop calorique, les tartines viennent toujours avec deux petits beurres et deux confitures, je dois utiliser les quatre, sans exception, et les vider complètement, consciencieusement avec le couteau en plastique qui râcle. Il y a aussi le pot de yogourt, souvent à la fraise, ou le morceau de fromage, mon « laitage » obligatoire par repas et finalement la *cup* de lait et celle de jus, bien acide. Pendant ce temps, Evelyne mange son gros pamplemousse rose à la cuillère, l'air de rien, en nous regardant finir les assiettes ça s'enclenche c'est automatique calories vides brûleur de graisses stimulant métabolique par excellence deux cent cinquante calories maximum vu la grosseur du fruit c'est à ça que je pense en voyant le jus couler sur son menton.

Carleton-sur-Mer, Québec

Au *Nafrageur* je fais ma touriste par excellence, même si je n'aime pas la bière ni les gens, surtout en ce moment. Cela fait trois jours que je viens y passer mes fins d'après-midi et soirées, les serveurs me saluent déjà comme si j'étais une vieille de la vieille. Chaque soir, à la fermeture, je rentre en direction de ma tente, plantée sur la butte surplombant la plage. Sauf hier. Je n'avais rien avalé de la journée, alors je suis sortie au pub. Mes pieds connaissaient parfaitement le chemin. Affamée, je me suis tapée un *grilled-cheese* et le gars qui tenait tant à me payer trois *shooters* de tequila. J'adore la tequila; son rituel, la petite ligne de sel, l'acidité de la lime qui coupe le mordant de l'alcool. Bref, le *timing* était idéal : plus rien à perdre, donc tout à prendre.

Il s'appelait Frédéric, le airbnb qu'il avait loué avait l'allure banale des maisons inhabitées, décorées selon une thématique plutôt qu'une vie. Dans ce cas-ci, nous avions droit au style bord de mer turquoise. Difficile de faire plus creux que les faux coquillages accrochés aux murs. D'ailleurs, l'osier et les diverses teintes de bleu me rendaient agressive, mais au moins les draps étaient immaculés comme les rideaux, ce qui m'évitait certains questionnements. De quinze ans plus âgé et de vingt centimètres plus grand que moi, il me dominait clairement, mais s'est avéré aussi prévisible que les autres devant ma minceur. Aussi aveugle.

Ce soir je sirote tranquillement mon verre devant mes mots croisés. J'ai l'assurance de ne pas revoir Frédéric; il partait ce matin même rejoindre un ami dans le coin de Percé. *Salut bye, à la prochaine. Ouais ouais.* À mon avis, on devrait s'éviter ce genre de faux-semblants : il peut dire à son pote

qu'il s'est fait une fille de vingt ans et moi me féliciter d'avoir passé une nuit dans un lit frais, une main sur mes cheveux. Ça n'a pas besoin d'être autre chose. Je suis amoureuse et il n'y a pas plus *rebound* que lui – passager, banalement gentil, mais tout de même pathétique dans son désir face à ma jeunesse.

En allant aux toilettes, je vois du coin de l'œil un homme m'observer. Grand et vieux. C'est en train de devenir ma spécialité. Je ne sais pas quoi penser de ce regard sur ma nuque. Le bar ferme dans une heure, je décide de ne strictement rien faire. Rien. Du. Tout.

Dans la matrix bleue qui ballote comme un radeau je me demande si je ne viens pas de commettre le pire choix de soirée jamais vu : un pur inconnu qui me ramène chez lui au fond d'un rang, avec qui j'ai échangé cinq phrases maximum et dont le regard est, désormais, absolument fuyant.

Fuck.

Saint-Denis, France

Il y avait les principes et attitudes. Avec toi, le mantra répété jusqu'à plus soif était cette drôle d'expression, cette injonction même, il fallait « se tenir ». Répondre d'une certaine manière d'être qui exigeait force et pouvoir – sur le temps, la vie et les douleurs qui viennent avec les deux. Il faut dire que tu possédais un style très vieille France, appartenant à ces générations pour qui les mots « nation » et « patrie » constituaient la moelle d'un corps commun. Tu avais le sens du devoir, pour toi c'était aussi naturel que de respirer. À cela s'ajoutait ta foi, qui, bien que particulièrement étrangère à ma réalité, m'apparaissait néanmoins comme l'un des grands cadeaux de ton existence. Elle se traduisait chez toi par une confiance humble envers plus grand, une grandeur aux multiples visages : la nature, l'amour, le silence, la marche. Toutes ces choses qui exigeaient de toi une ouverture répétée au monde.

Se tenir.

1. Être, demeurer (dans une position) Exemple : « Se tenir debout. »

C'était la base. Cet impératif contenait implicitement une forme de *posture*, tant physique que métaphorique. « Se tenir » passait par une série de gestes, de manière de se présenter qui s'exprimaient par le contrôle du corps. Le repas était l'un des terrains importants où se jouait cet orgueil civilisé : ne pas mettre ses coudes sur la table, savoir quelle fourchette utiliser selon le plat, découper sa viande en petits morceaux plutôt que d'en mastiquer de large lanières, ne pas cracher ni suçoter les noyaux de cerise (nous avons passé outre lors d'un mémorable concours du deuxième étage), plier correctement sa serviette, peler la peau du fruit plutôt que l'engloutir bruyamment. En se tenant bien droit sur sa chaise.

Se tenir.

2. Être et rester (d'une certaine manière, dans un certain état); se conduire. Exemple : « Se tenir aux aguets. »

Tu avais quinze ans quand la guerre a été déclarée. Ça pourrait s'arrêter ici, ça m'apparaît suffisant pour dire beaucoup de choses à ton sujet. Mais j'insiste : tu avais quinze ans et pour toi, l'enfant était celui qui n'avait pas à lui un temps de guerre et d'après-guerre. Le 3 septembre 1939, tu avais le sentiment d'entrer dans l'âge adulte; tu l'as fait sans te poser de question, avec avidité. Celle-ci, loin de diminuer au fil des mois et années, a évolué à mesure que tu découvrais cette nouvelle existence de survie. Ton quotidien consistait à aller d'une queue à l'autre dans des marchés déserts pour y trouver parfois quelques rutabagas « improbables » selon ton expression, ou des sacs de charbon. Beaucoup plus tard, tu affirmeras que cette connaissance, celle de la faim, a inscrit en toi des traces ineffaçables, ajoutant avec pudeur que cela pourrait *peut-être* expliquer des réactions apparemment incompréhensibles en période d'abondance.

Peut-être.

Se tenir.

3. Être (quelque part) Exemple : « Il se tenait sur le seuil. »

Dans cette cuisine tu te tenais souvent courbée, la désuétude des installations donnait l'impression que celle-ci avait été conçue pour une famille courte sur patte, alors qu'ironiquement, cette maison appartenait à la famille de mon grand-père, ces géants du sud aux cheveux et au teint foncés. Cette pièce donnait sur l'avant parmi les massifs croulants d'hortensias, pièce facilement sombre les jours gris de pluie, car orientée plein nord.

Dans les dernières années tu ne retournais plus à Saint-Denis et à sa cuisine lilliputienne, les raisons officielles étant que la maison s'avérait trop vaste, que tu ne pouvais plus monter les grands escaliers en bois et que tu y étais particulièrement isolée, car les enfants avaient grandi et passaient désormais leurs étés ailleurs, avec leurs propres enfants et petits-enfants, dans des demeures plus modernes et confortables, que ce soit sur le bord de l'eau ou en montagne. Officieusement, tu avais craché le morceau lors d'une discussion avec mon oncle : tu disais voir mon grand-père dans chaque pièce. Toi l'Alsacienne-Lorraine qui avais aimé cette maison du sud comme la tienne, qui t'étais mariée dans cette minuscule municipalité, qui avais accueilli dans cette demeure les uns et les autres pendant des décennies, tu ne possédais plus la force de revisiter soixante ans de vie commune dans le lieu où cette absence prenait corps dans chaque meuble, chaque pièce, chaque fleur des tapisseries.

Carleton-sur-Mer, Québec

En entrant dans la maison on aboutit directement dans un grand salon, à l'apparence décatie, mais malgré tout chaleureuse. Un énorme sofa trône au centre, d'un bleu gris foncé, les coussins moelleux juste à les regarder et de longues plantes pendent aux poutres du plafond, dont la moitié des feuilles sont séchées, jaunes, friables. L'homme me devance de quelques pas et va au fond de la pièce qui semble déboucher sur une cuisine, me laissant seule en face au canapé. J'entends des portes qu'on ouvre, le bruit de ses pas, rapides. Il revient avec des couvertures sur les bras, ne me regarde toujours pas.

- Tu avais l'air suffisamment perdue comme ça, je me suis dit qu'une nuit à l'intérieur ne te ferait pas de tort, surtout avec le froid qui commence à s'installer.

Quoi répondre? Malgré la nuit dernière passée dans une chambre, je n'ai pas pris la peine de me laver; mes cheveux tiennent en une masse lourde, je porte les mêmes vêtements depuis des jours et je ne sais pas quel visage je présente aux autres, mais sûrement pas celui de la stabilité. Je serais presque insultée, si ce n'était de ma fatigue et d'un certain soulagement – à première vue cet homme ne cherche de moi ni son plaisir ni ma domination. Il dépose le tas de tissus sur le coin et prend l'escalier sur la gauche; je crois entendre un vague « bonne nuit », mais les marches grincent tellement que je ne suis sûre de rien. Il y a alors ce long silence entrecoupé par le tic-tac d'une horloge et toutes les questions possibles dans le fond de ma gorge.

Carleton-sur-Mer, Québec

Je me fais réveiller par des bruits variés : grains de café que l'on broie, objets qui échappent aux gestes, tiroirs ouverts avec fracas. Le soleil semble à peine levé, j'extirpe mon corps des catalogues et me dirige vers la source des bruits, là où mon hôte mystérieux s'affaire. Dès que j'arrive dans le cadre de porte de la cuisine, sans se retourner, il me demande si je veux du lait avec mon café. J'ai du mal à comprendre comment il peut m'entendre arriver avec le vacarme qu'il fait. Plus tard, je saurai qu'il s'agit là de l'un des nombreux talents de Jean : toujours distinguer ce qui lui appartient de ce qui appartient aux autres. Je réponds que je préfère avec du lait, s'il en a. Il fait un vague signe du menton vers le frigo sur sa droite, toujours dos à moi. Je m'approche, presque avec fébrilité, ouvre lentement le frigidaire dans lequel je découvre empilés pêle-mêle des monticules de plats emballés, des bouteilles de verre et des légumes racines à moitiés découpés. Je prends le carton de lait et avant de le verser dans la large tasse, le renifle. Du coin de l'œil, je surprends un sourire sur son visage.

- Je dois aller faire la tournée de mes collets ce matin. On part dans dix minutes.

Je comprends par là qu'il me signifie que je dois enfiler un pantalon, ce qui me ramène à une gêne et une sensation de fraîcheur dont j'avais jusque-là fait abstraction. Je hoche la tête en avalant le café brûlant sous son regard.

Il a les yeux verts.

Jean est un être sans âge. Il possède une maigreur que je crois deviner naturelle, contrairement à la mienne, un pas lourd, mais nerveux à la fois, ce qui fait que j'ai du mal à le suivre dans les champs avec les bottes trop grandes qu'il m'a prêtées. Le givre du matin craque et chancelle sous mes pas, l'hiver est à nos portes. Je devrais être rentrée à Montréal, reprendre les cours et ma relation avec Marine, comme si de rien n'était, mais je ne m'en sens pas capable, pas encore. Je veux voir le lièvre pris à la gorge, la blancheur de son ventre contre celle du sol, comprendre cet homme qui accueille dans le silence et trouver une réponse : comment vivre avec les fantômes.

Dans un petit carnet rouge que tu transportais avec toi presque en tout temps, tu écrivais toutes sortes de phrases; longues ou étrangement courtes, parfois volées, parfois doucement cruelles, le plus souvent de ton cru. Lire son contenu puisque ta pudeur ne pouvait plus m'en empêcher n'avait fait que me rappeler mon amour pour toi, mais s'était aussi avéré une expérience déchirante. Tu y parlais constamment de l'absence de celui que tu avais aimé, alors que tu avais si peu étalé ta tristesse durant les dix années suivant la mort de mon grand-père. M'était ainsi révélé un silence, non plus dans ta mort, mais dans tes mots, un silence que tu avais porté comme une douleur incroyable et que la simplicité de ton écriture rendait encore plus brutal, car désormais sans autre issue que son prolongement définitif : *Je crois avoir vaincu l'obsession des souvenirs, reste une intense présence.*

Hôpital Sainte-Justine

Montréal, Québec

C'est la fin de semaine, je suis autour de la table avec Marie l'infirmière, Marjorie et Laurianne, nous jouons à un jeu de cartes dont je n'ai pas retenu le nom. Bien que je ne sois plus dans le monde depuis plus de deux mois, le rythme des semaines parvient quand même à se faire sentir – sont palpables le calme du dimanche, l'ennui du personnel et ma colère, celle de ne pas avoir droit à ma « sortie » pour une énième fois. Le contrat est pourtant simple : un kilo aux sept jours octroie la possibilité de sortir pour quelques heures d'abord, puis une soirée et même tout le week-end, avec le temps. Mais je ne grossis jamais suffisamment, alors me voilà encore à passer une fin de semaine enfermée comme une conne; les règles n'en ont que faire de mes envies ou de ma tristesse.

- Gabrielle, c'est à ton tour.

Elles ont les yeux tournés vers moi, les mots flottent pendant que j'abats deux cartes, n'importe lesquelles. Je n'ai pas envie d'être stratégique : trop fâchée pour vouloir prendre quoi que ce soit au sérieux ou même y accorder un peu d'attention, mais en me tournant vers Marjorie dont c'est le tour, je réalise brutalement deux choses.

1. Je vois à nouveau.

Moi qui ne distinguais plus quatre-vingts livres de cent vingt – ce n'était jamais suffisant de toute façon – sa maigreur me frappe enfin. Pour la première fois, je reçois sa figure pour

ce qu'elle est réellement : un masque dont les pommettes sont comme deux couteaux qui lui transpercent les joues.

2. Ce faisant, je me vois aussi.

L'évidence : nous avons un air de famille. Ce visage aux joues crevées, je le porte tout autant; la maladie va jusqu'à effacer non seulement nos personnalités, mais également la singularité de nos traits et dans ce cas-ci, de mes traits.

Un peu plus tard, je dessine Marjorie en secret, sur le coin de la table de la salle de jour. Le désir de me rappeler guide mes gestes et le crayon, mais aussi le souvenir d'une certaine habitude : avant je dessinais.

Montolieu, France

Quand je suis arrivée dans cette chambre, ta dernière, mais qui était en fait un salon transformé pour l'occasion de ton agonie, ce que mes yeux ont capté en premier fut ton nouveau profil, la manière dont il se dessinait en contrejour sur les murs bleus. Ton visage transformé en oiseau. Une maigreur nouvelle, que je ne t'avais jamais connue, avait pris possession de toi, transformé ton nez en un long bec pointu ainsi que tes joues si lisses, si douces, en deux ailes acérées, coupantes comme des petits canifs. Tu te délestais; tout en toi se préparait à partir.

Saint-Louis-de-Gonzague, Québec

Être un enfant de la Révolution tranquille n'a pas complètement propulsé Jean dans le monde, car il était aussi l'enfant d'une Gaspésie rurale profonde où les hommes se départageaient entre cultivateurs et pêcheurs. Une société où les familles s'établissaient dans l'un de ces deux paysages : au fond des rangs ou sur le bord de l'eau. La sienne était du côté des terriens, ceux aux ongles noirs, à genoux la moitié du temps, que ce soit sur les bancs de l'église ou dans les champs. Sa mère avait accouché sur la ferme en plein milieu de juillet, ses plaintes se mêlant à celles du bétail et du tracteur; Jean était né sur cette terre, ajoutant son cri aux bruits ambiants. Il aurait pu y rester jusqu'à la fin de sa vie, mais ce qui l'en avait extirpé fut un arrêté du Conseil régional de Développement, le numéro 1621 plus exactement, qui décréta à l'époque la fermeture d'un peu plus de dix villages gaspésiens. Le verdict était sans appel : « Économiquement non-rentable et socialement non-viable ».

Le cas de Saint-Louis-de-Gonzague fut un peu plus particulier que les autres, car le village ne fut pas, en tant que tel, fermé, mais seulement l'un de ses secteurs, « Biron », qui comprenait alors les rangs Plan Vautrin et Biron. C'est sur ce dernier que se trouvait la ferme, dont la dernière image qui resta à Jean fut celle d'une grande carcasse en feu avec ses poutres rugissantes qui s'effondraient au sol. Le reste du village, lui, fut annexé aux municipalités de Carleton et Nouvelle, mais resta toujours à part de par sa situation géographique spécifique; au fond d'une forêt dense, en haut de la montagne.

Bourron-Marlotte, France

Une des choses les plus insupportables pour moi fut le caractère absolument protocolaire de tes funérailles. Car je n'étais pas venue pour seulement t'enterrer, mais bien pour te dire au revoir, ce qui avait été le premier échec, dans la mesure où tu étais déjà inconsciente à notre arrivée, mourrant sept heures après que nous eûmes foulé le sol français.

Le jour de la cérémonie, l'humidité était incroyable, je poissais ma robe bleue trop moulante dans l'inconfort de ne pas vouloir être là ou plutôt d'y être sans que rien ne me semble suffisamment réel, à la hauteur de toi. Après avoir fait huit heures de route pour rejoindre ton corps autour duquel nous étions désormais réunis, j'attendais plus de ma famille, plus que cette fatigue palpable, rampante. Personne ne fit de discours sur ta tombe, sauf ma mère et c'était, selon moi, le nerf de la guerre. Tu méritais toutes les paroles, toutes les commémorations, tous les souvenirs, mais on sentait dans l'air une lassitude terrible, le désir d'en finir, de passer au travers de ce rite comme on le fait d'une foule trop bruyante, c'est-à-dire rapidement, et sans regarder en arrière.

Saint-Denis fut vendue de la même façon, dans ce même mouvement frénétique. Nous n'avons même pas eu besoin de la vider, la famille qui la prenait voulait également les meubles, ce qui la peuplait, la désirait le plus rapidement possible. Je les haïssais plus franchement et gratuitement que quiconque, car eux n'avaient même pas l'excuse, contrairement à ma famille, d'avoir été épuisés par l'exigence de ta fin. Ils arrivaient dans cette naïveté exécrationnelle de ne pas connaître la perte derrière les murs, les histoires désormais à taire et qui peu à peu se perdraient dans le silence; ils arrivaient pleins de ce ravissement propres aux débuts. Je les détestais d'être heureux à ma place, littéralement – d'avoir pris cette place, ce lieu qui était plus chez moi que moi-même.

Carleton-sur-Mer, Québec

C'est dans le mouvement que Jean se révèle, pas autrement.

Pour lui, marcher laisse place aux mots, comme si c'était trop compromettant de les exposer dans l'immobilité, de prendre le risque qu'ils le brûlent sans qu'il puisse s'enfuir. Dans ses paumes une petite silhouette rigide se balance au rythme de sa démarche et c'est comme ça qu'il raconte, les mains pleines et le pied rapide.

Jean dit que grandir sur une ferme au fond de la Gaspésie à cette époque l'a fait vieillir autrement. Je lui demande comment. Comme une réalité parallèle il dit, où avaient lieu parfois des incursions d'un monde extérieur vaste, excitant, aussi effrayant, mais le reste du temps il était surtout exposé à un quotidien d'une pauvreté qui les enfermait tous. Que c'est ainsi qu'à neuf ans, lors d'un déplacement à Percé pour voir une tante, il avait croisé les jeunes de la Maison du pêcheur, dont l'un des fondateurs était Paul Rose, des militants qui critiquaient l'abandon des régions par le gouvernement, l'américanisation de la Gaspésie, l'inaccessibilité de ses sites touristiques pour les plus démunis. Ces paysages pour lesquels il fallait parfois payer, alors que d'autres les côtoyaient sans les voir, trop occupés à gagner leurs vies. Que ces idéaux et revendications, bien que réels, n'avaient malgré tout aucun lien concret avec sa vie de petit garçon occupé à aller à l'école et à prendre soin des bêtes, dans sa maison sans planchers, à même la terre battue. Que c'est ça qu'il avait voulu trouver en partant à Montréal à dix-sept, des sols chauds sur lesquels on a envie de s'asseoir ou même se coucher toute une soirée durant, en réfléchissant avec des amis à un monde

différent, nouveau, sûrement meilleur. Finalement, ajoute-t-il avec un sourire dans la voix, finalement les planchers froids ça a au moins l'avantage de garder la tête froide.

Je sentais les truites contre mes mollets, entre autres, car il y avait aussi cette sensation de mille aiguilles qui transperçaient ma peau – l'eau du lac était glaciale, nous étions à plus de mille huit cents mètres d'altitude. Ça faisait partie de la culture familiale, non seulement cette tolérance à l'eau froide que l'on mettait à l'épreuve à chaque occasion qui se présentait, mais aussi la marche en tant que telle. Les Pyrénées étaient aussi familières à mes grands-parents que les allées de lavande à Saint-Denis; les récits de randonnée pullulaient dans la mythologie familiale et venaient illustrer avec humour les caractères respectifs de chacun, le tien comme celui de René, mon grand-père. Comme le fait qu'il coupait le manche de sa brosse à dents dans le but d'alléger son sac, mais y fourguait deux à trois kilos de fruits confits par pure « nécessité ». Il avait le sens de priorités. Toi, de ton côté tu affirmais toujours que l'on devait laisser deux choses sur un lieu de bivouac après son départ; d'abord rien, ensuite des remerciements. Tu avais conscience de l'hospitalité du monde, en étais reconnaissante. C'est pourquoi pendant que je hurlais dans un mélange de plaisir et de frayeur, les jambes plantées dans l'eau gelée pleine de poissons, tu m'encourageais à avancer encore plus profondément. Ça en vaut la peine disais-tu, car en m'immergeant, je me sentirais pleinement vivante.

Carleton-sur-Mer, Québec

Ce soir-là, après une journée à marcher et ensuite à dépecer les trois lièvres, Jean fait un grand feu dans la cheminée pour nous réchauffer et tuer l'humidité avant qu'elle ne s'installe pour de bon, chez elle. Je sens son besoin de silence dans le choix d'installer entre nous de la musique, du bluegrass en l'occurrence qui s'échappe du vieux système de son dans le salon. De toute la soirée nous échangeons seulement quelques phrases, mais sûrement les plus chargées depuis le départ de Marine. C'est ainsi que Jean, assis sur sa chaise berçante recouverte d'un vieux manteau de fourrure, me demande sans lever les yeux de son projet de vannerie, une question bien simple.

- Qu'est-ce que tu es venue chercher ici?

Même si ce n'est pas son intention, je me sens coincée. Ce serait complexe de tout nommer et en même temps, je ne veux pas me réfugier dans son envers, ne rien révéler. J'ai le sentiment qu'une vérité ne peut jamais être tout à fait entière, que même si je nommais « tout » c'est aussi dans ce qui je ne dis pas que repose le réel.

- Je veux savoir comment vivre sans ma grand-mère morte et sa maison.

Le crépitement des flammes s'intensifie, sûrement une bûche encore un peu humide.

À Saint-Denis les rares fois où nous allumions des feux, nous était révélée l'inhospitalité de la maison, faite pour les étés chauds du sud. On ne pouvait que constater à quel point elle enfermait en son cœur l'humidité crue, comment ses murs de pierre conservaient la fraîcheur amoureusement.

Jean ne semble pas troublé par ma réponse. Il a le cou penché, long et plein de veines, dont une qui bouge au rythme de sa respiration.

- Demain je te montrerai quelque chose.

Carleton-sur-Mer, Québec

Ce matin nous avons encore fait la tournée des collets – cela fait à peine trois jours que je suis ici, mais déjà les gestes prennent l’allure des habitudes, de ces choses qui créent à partir de n’importe quel environnement un sentiment de chez-soi. Néanmoins, je ne me leurre pas, aujourd’hui c’est le « grand départ », direction cette chose mystérieuse que Jean veut me montrer. Or, il faut s’y rendre, ce qui ne fait qu’accroître une forme d’excitation, mais aussi de fébrilité en moi, puisqu’il ne donne aucun indice concernant notre destination, tout juste il me dit de préparer des sandwiches et de bien m’habiller.

On prend une route de terre blanchie qui monte raide en pleine forêt, dans les montagnes. On va là où c’est creux. Sur le chemin, les pneus tracent deux lignes, je pense au fait qu’on peut suivre notre piste comme celle d’une bête traquée. Après une quinzaine de minutes à rouler sans se parler, écoutant une émission de radio débile où chacun joue le jeu de la franche rigolade en toute « intimité » radiophonique, j’aperçois une route perpendiculaire avec un écriteau, mais encore trop loin pour que je puisse le déchiffrer. Juste derrière, une croix blanche, immense.

- Tu veux me montrer un cimetière ?!
- Oui, mais pas n’importe lequel... un cimetière orphelin. Je vais te le montrer un peu et j’en profiterai pour te présenter ma mère, une femme de caractère! Tu vas voir.

Rang 5, Saint-Louis-de-Gonzague, Québec

« Nos morts c'est aussi ceux qu'on a aimés. On n'abandonne pas ceux qu'on aime. » C'était la phrase qui avait guidé le reste de sa vie. La mère de Jean, dont le mari était mort dans un accident sept ans après la naissance de son fils, n'avait pas lâché le morceau au moment de quitter la ferme. Pour elle, il était impossible de laisser celui qu'elle avait aimé derrière. Car si l'on pouvait aisément brûler et détruire des demeures ou même les déplacer ailleurs, comme cela avait été le cas de plusieurs constructions, certaines littéralement transportées sur la 132, donnant à cette occasion le plein sens d'une « maison mobile », il en allait autrement des morts. Ça ne se déménageait pas; ça, ils ne pourraient jamais prétendre le remplacer en promettant un meilleur hypothétique. La mort appartenait au passé, quoique l'on fasse.

Clôturé de fer, au sud du rang 5 et longeant la route Saint-Louis, subsiste ainsi ce cimetière de campagne avec sa pelouse parfaitement entretenue, fruit d'un long combat mené par cette femme entêtée dont le nom est désormais gravé aux côtés de son défunt mari. Delvida, celle qui a réussi l'exploit de se faire enterrer dans une municipalité qui n'existait plus au moment de son décès, se faisant une réputation post-mortem dans les environs, dès lors connue sous la dénomination de « dernière morte du village ».

Tout en me racontant la lutte de sa mère, son acharnement à entretenir ce lieu et à faire vivre l'histoire de cette municipalité légalement disparue, bien qu'encore vivante, Jean dévore son sandwich comme s'il n'y avait pas de lendemain. Il m'explique comment Delvida s'est impliquée

dans diverses initiatives, dont l'organisation des retrouvailles des Anciens de Saint-Louis dix ans après la fermeture officielle, la première édition du genre, ainsi que dans la mise sur pied d'une association de protection des cimetières des villages fermés. Entre ses bouchées, il aspire l'air bruyamment, ajoute un détail, rigole parfois en décrivant la femme qui l'a élevée et se remémore ses souvenirs autant pour moi que pour son propre plaisir. Il raconte sans pouvoir s'arrêter la salle de billard tenue par Monsieur Dominique qui lui faisait un peu peur, bien qu'il le laissât jouer malgré son jeune âge; les célèbres sucres à la crème de Madame Hélène pour lesquels il aurait fait n'importe quel coup pendable; les Godbout avec leur magasin où l'on trouvait les premières nécessités, mais aussi les petits bonbons sucrés que Madame Estelle lui donnait parfois en cachette de son mari Valmont; les maisons miniatures reproduisant les demeures disparues, fabriquées à l'occasion de la première édition des Retrouvailles; Monsieur Sam qui après ses journées de gros labeur allait se reposer dans son hamac fabriqué avec le vieux filet de hockey, la patinoire n'étant plus entretenue les dernières années à Biron; l'odeur de la terre le matin après une nuit de pluie; le poêle à bois dans lequel il se cachait quand il ne voulait pas dire bonjour à la visite; celui-là sur lequel des centaines de chaudrons de petites fraises ont mijoté dans la chaleur de juillet; la roche à fiston, lieu de pèlerinage bien connus des habitants où les enfants allaient jouer; le corps de majorettes de Saint-Louis qui fascinait l'enfant qu'il était, avec leurs jupes blanches desquelles dépassaient leurs longues jambes levées dans les airs; « Pocus » l'hurluberlu du village, passionné par le violon et les montres, lui qui en portait une bonne dizaine à chaque bras, du poignet jusqu'au coude.

- Ma mère, ça faisait partie d'elle Saint-Louis, jamais elle ne s'est demandé ce que c'était en tant que tel, si ailleurs ça pouvait être mieux. Je dirais que ce genre d'amour, c'est aussi d'une autre époque : Delvida elle n'avait connu que ça et si ça n'avait pas été du gouvernement, elle n'aurait jamais connu autre chose... En revenant s'installer à Carleton quelques années après la relocalisation, habitant sur un rang qui faisait partie de feu Saint-Louis, c'est comme si elle n'avait jamais cessé d'y vivre. C'est beau, mais ce n'est pas pour tout le monde. Parfois tu dois aller loin pour saisir ce qu'est chez toi et sa valeur. On ne comprend pas assez tôt que pour aimer ce qui nous a fait, il faut aussi un peu le trahir.
- Qu'est-ce que tu veux dire?
- Que ce lieu-là, tu le portes toujours avec toi, tu ne peux pas t'en défaire, il ne t'a pas seulement vue grandir, il t'a faite comme tu es aujourd'hui – donc aussi bien l'abandonner, le délaisser, car autrement comment éprouverais-tu sa présence en toi hein?

(Dans ton carnet rouge tu avais écrit :

Le chagrin, après la mort de celui que j'aimais, est encore un lieu.)

Je suis dans cette chambre bleu pâle qui n'est plus une couleur mais un souvenir.

Ici ton cœur continue de battre, malgré l'arrêt du sang, malgré le froid de ta peau, malgré la soif.
Ce n'est pas le monde ni l'écriture, mais l'évidence : certains moments désignent la naissance, d'autres la mort et moi je marche dans le temps comme dans une promesse infatigable, car ce bleu, je le porte pareil à un espoir, pareil à un secret – c'est le poids et la joie de savoir que partout où j'irai, tu y seras.

Introduction

Cela fait maintenant plus de quarante ans que la pensée de Carol Gilligan a ébranlé les assises d'une vision et d'une expérience du monde qui jusqu'alors avaient dominé en psychologie morale, l'éthique de la justice, caractérisant un rapport « masculin » à autrui. Or, ce que Gilligan a voulu faire entendre dans son ouvrage *In a Different voice*, ce n'était pas seulement la voix des femmes en tant que telle, mais bien la différence en jeu dans cette prise de parole, car comme elle le précise d'emblée – malgré ce que plusieurs de ses détracteurs lui reprocheront par la suite – cette voix « n'est pas caractérisée par son genre, mais par son thème¹. » Il s'agissait en effet de s'éloigner du paradigme éthique mis de l'avant qui valorisait l'équité, l'impartialité et l'autonomie au détriment de la prise en compte des relations, quelles qu'elles soient:

Cette conception de la morale se définit par une préoccupation [*care*] fondamentale du bien-être d'autrui, et centre le développement moral sur la compréhension des responsabilités et des rapports humains; alors que la morale conçue comme justice rattache le développement moral à la compréhension des droits et des règles².

En ouvrant ainsi la voie à cette nouvelle perspective, la psychologue américaine ne se doutait certainement pas que le *care* bouleverserait non seulement le domaine de la philosophie, dont plus spécifiquement l'éthique appliquée ou la pensée politique, mais de multiples champs de savoir, tels que la sociologie, la pensée féministe, les arts et la bioéthique, pour ne nommer que ceux-ci. D'ailleurs, la littérature ne fait pas exception et plus qu'une influence, le *care* constitue un véritable outil d'analyse poétique, ce dont font état les travaux des chercheuses Marjolaine Deschênes, Dominique Héту et Maïté Snauwaert³, notamment. En ce sens, notre réflexion leur doit beaucoup,

¹ Carol Gilligan, *Une voix différente – La morale a-t-elle un sexe?*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2019 [1982], p. 8.

² *Ibid.*, p. 36.

³ Voir à ce propos, Marjolaine Deschênes, « Identité narrative et temporalité chez Christian Bobin : l'écriture du *care* comme réplique poétique au désenchantement », Thèse de Ph. D. Université de Montréal, 2012, Dominique Héту, « Geographies of Care and Posthuman Relationality in North American Fiction by Women », Thèse de Ph. D. Université de Montréal, 2016 ainsi que Maïté Snauwaert, « Apprendre à dire la fin : *Care* et poétiques du deuil dans *L'album multicolore* de Louise Dupré et *Nocturne. On the Life and Death of My Brother* de Helen Humphreys dans Marie Carrière, Kit Dobson et Ursula Moser (dir.), *Affects littéraires. Literary affects.*, Edmonton, University of Alberta Press, 2020, p. 59-79.

car en étudiant spécifiquement les apports du *care* à la littérature (et vice versa), leur travail a été précurseur dans le monde de la recherche au Québec et au Canada.

Or, de la même manière que « l'interrogation contemporaine autour du *care* conduit bien souvent à une redéfinition du « statut » de l'éthique ou des approches traditionnelles qui y renvoient⁴ », nous serons nous-mêmes amenée à repenser la notion de *care* en littérature en effectuant un pas de côté. Effectivement, plutôt que nous intéresser à la mise en récit d'une relation de soin intersubjective, nous interrogerons les possibles d'un lien où le *care* s'effectue entre des individus et des lieux. Dans la lignée de ce que l'on nomme le tournant spatial (plus communément désigné par son appellation en anglais, soit le « spatial turn ») dans les sciences sociales; invitant initialement à une géographie de la science qui permettrait de situer les divers « espaces de savoir⁵ », nous nous pencherons sur la possibilité d'un prendre soin endossé par des espaces au sein du littéraire. Plus encore, par le corpus choisi, nous tenterons de réfléchir un soin qui s'effectue hors du cadre institutionnel et de voir la figure de la chambre comme espace soignant « de remplacement ». Dès lors, cette absence d'une participation étatique dans l'octroi du soin nous permettra de saisir comment des espaces privés prennent le relais d'un *care* usuellement assumé institutionnellement et surtout, pensé comme mieux-être. Ainsi, non seulement les entités en jeu dans la relation de soin s'en trouveront reconfigurées, mais c'est le *care* lui-même qui sera à revoir, ou à tout le moins, à réorienter et ce, afin d'élargir notre conception du soin pour que celui-ci ne soit pas *que* bon.

Les deux œuvres à partir desquelles nous aborderons ces enjeux sont celles des auteurices français Annie Ernaux et Guillaume Dustan. Bien que *L'événement*⁶ et *Dans ma chambre*⁷ proposent des univers au premier abord diamétralement éloignés, c'est par leurs traitements

⁴ Julie Perreault, « Renégocier la « voix différente » : retour sur l'œuvre de Gilligan » dans Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015, p. 35.

⁵ Jean-Marc Besse, Pascal Clerc et Marie-Claire Robic, « Qu'est-ce que le « spatial turn » ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 30, 2017, p. 208.

⁶ Annie Ernaux, *L'événement*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2020 [2000].

⁷ Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, Paris, Éditions P.O.L., 2013 [1996].

respectifs du rapport à la loi, à la honte et au regard social qu'ils se rejoignent. En effet, les deux récits mettent en scène un rapport criminel à la loi et ce faisant, convoquent la chambre comme lieu offrant un *care* ambivalent, du côté de la mise en péril de soi et de la mort, du fait qu'il s'agit d'un espace privé. Que ce soit Ernaux lorsqu'elle raconte son avortement illégal ou Dustan, lorsqu'il décrit ses pratiques sexuelles et sa consommation de drogues, les deux auteurs offrent des espaces où est mise de l'avant la possibilité du secret et par ce fait même, où est accueilli ce qui ne pourrait l'être ailleurs, à savoir une agentivité qui ne va pas dans le sens du « aller mieux ».

Avant d'entrer dans la matière même des textes, il nous semble nécessaire de prendre un temps afin d'aborder quelques réflexions métatextuelles. En effet, s'il peut y avoir une certaine valorisation à travailler sur des enjeux présents, c'est-à-dire au cœur de ce qui ébranle le monde au moment de l'écriture, rejoignant par-là un idéal d'utilité, il n'en reste pas moins que dans ce cas-ci, l'idéal est largement dépassé par un sentiment de nécessité. Le 24 juin dernier la Cour suprême des États-Unis annulait l'arrêt *Roe v. Wade* qui depuis 1973, assurait aux personnes ayant un utérus, dans le prolongement d'un droit à la vie privée, la possibilité de choisir ou de refuser de poursuivre une grossesse à terme. Bien que ce choix fût déjà mis à mal depuis plusieurs années et plus ou moins accessible selon les États, force est de constater que le récit *L'événement* est désormais d'une actualité consternante, même s'il se déroule en France en 1963. Cet effet d'écho est d'autant plus troublant qu'il donne une épaisseur nouvelle au livre, en chamboule sa réception. Ernaux parle d'une « émotion d'écriture [...] qui permet l'écriture et en constitue le signe de vérité⁸ », ici nous avons affaire à une émotion de lecture; une stupeur qui a quelque chose à voir avec une *inquiétante étrangeté*, à l'image d'un refoulé collectif bien encombrant qu'est cette réalité « nouvelle », la nôtre dorénavant. *L'événement* devient ainsi, contre toute attente, une prémonition à rebours, involontaire: « Que la forme sous laquelle j'ai vécu l'expérience de l'avortement – la clandestinité – relève d'une histoire révolue ne me semble pas un motif valable pour la laisser enfouie – même si le paradoxe d'une loi juste est presque toujours d'obliger les anciennes victimes à se taire, au nom de « c'est fini tout ça », si bien que le même silence qu'avant recouvre ce qui a eu lieu⁹. » Or, écrire pour « répondre » au silence, cela est également central dans la démarche de Dustan, mais là

⁸ Annie Ernaux, *L'événement*, *op. cit.*, p. 96.

⁹ *Ibid*, p. 27.

encore, le contexte actuel déjoue un certain rapport au texte, qui serait celui d'un « devoir de mémoire ». En février 2021, le magazine NÉON publiait un dossier sur le phénomène du *chemsex*, qui, selon les termes d'Alexandre Aslan, infectiologue, sexologue, psychothérapeute et psychanalyste ayant initié des consultations spécialisées pour les usagers concernés, consiste en « la prise de produits psychostimulants dans le but de faciliter, améliorer, prolonger, et soutenir au maximum l'acte sexuel¹⁰ ». Si une telle définition semble décrire des pratiques somme toute courantes, ou à tout le moins, existant depuis longtemps dans la communauté homosexuelle, le fait de parler de phénomène, d'épidémie, voire pour certains, de « deuxième sida » renvoie à une réalité bien plus large, que ce soit par rapport au nombre de personnes concernées, mais aussi de ce qui est en jeu au sein de ces rapports : « Le chemsex, c'est un moment sexuel qui consomme des gens, et pas des gens qui veulent être ensemble pour profiter d'un moment sexuel¹¹. » Or, *Dans ma chambre* donne justement à voir l'émergence de tels rapports, dans la mesure où l'épidémie du sida marque un avant / après dans la perception de la sexualité entre hommes qui, depuis lors, a toujours été pensée (et vécue) en termes de risque – il n'y a qu'à voir comment jusqu'à tout récemment encore, les questionnaires pour donneurs de sang portaient sur le genre et l'orientation sexuelle plutôt que sur l'historique ou les comportements sexuels en tant que tels. De là, cette sexualité sous consommation, exacerbée, sans fin, véritablement centrale, contrairement à ce qu'elle donne à voir, n'est pas désirée pour elle-même et doit être pensée dans ce rapport au danger. Que ce soit chez Ernaux ou Dustan, nous situons un soin dans le fait d'*échapper* grâce à des lieux, à la loi, comprise comme contrainte sur les corps; des espaces où existe un jeu, un interstice qui rend possible, un véritable choix.

¹⁰ Mathias Chaillot, « Le chemsex est un moment sexuel qui consomme des gens, plutôt que des gens qui consomment un moment sexuel – Tout comprendre du phénomène avec le docteur Alexandre Aslan », *NÉON*, 2021, <https://www.neonmag.fr/le-chemsex-cest-un-moment-sexuel-qui-consomme-des-gens-plutot-que-des-gens-qui-consomment-un-moment-sexuel-pr-alexandre-aslan-570755.html>, (page consultée le 4 mai 2022)

¹¹ *Idem*.

Chapitre 1 – Les politiques du soin

Un soin hors-la-loi

C'est le trajet et l'attente d'un potentiel diagnostic de séropositivité qui sert de prétexte à Ernaux pour retourner à « cet événement *inoublable*¹² » qu'a été son avortement à une époque où en France tout acte abortif était illégal. Si Ernaux lie ces deux moments sur la base d'une même fin « heureuse »; soit dans le premier cas l'interruption de sa grossesse et dans le second, un résultat négatif, ce qui en fait véritablement la trame commune, c'est la sexualité bien sûr, mais plus encore, la manière dont celle-ci est médiée par le contexte politique et social :

Je me disais que j'étais sauvée encore. [...] Je me suis rendu compte que j'avais vécu ce moment à Lariboisière de la même façon que l'attente du verdict du docteur N., en 1963, dans la même horreur et la même incrédulité. Ma vie se situe donc entre la méthode Ogino et le préservatif à un franc dans des distributeurs. C'est une bonne façon de la mesurer, plus sûre que d'autres, même¹³.

Car si l'autrice revendique ce dialogue continu entre le vécu personnel et la réalité sociohistorique, qualifiant elle-même son écriture « d'auto-socio-biographique¹⁴ », ce qu'elle spatialise ici, en situant son existence « entre la méthode Ogino et le préservatif à un franc dans des distributeurs¹⁵ » c'est précisément la loi avec toute sa charge normative. Telle une hydre à plusieurs têtes, la loi arbore différents visages qui, suivant le cours de son évolution, ne cessent de se transformer, de se multiplier, au point où l'accès (ou pas) à un distributeur de préservatifs participe autant de sa réalité à une époque donnée qu'un décret gouvernemental. Bref, la loi, en tant que pouvoir, est ici « dispositif » et celui-ci, loin de se dérober au récit, s'y déploie tout aussi bien que dans le réel. Toutefois, en se gardant bien de reproduire « l'économie cognitive » qui serait trop souvent

¹² Annie Ernaux, *L'événement*, *op. cit.*, p. 27.

¹³ *Ibid.*, p. 15-16.

¹⁴ Annie Ernaux. *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, 2003, p. 31

¹⁵ *Ibid.*, p. 16.

associée au concept de dispositif de Foucault, comme l'avance la chercheuse Isabelle Gavillet¹⁶, nous tenterons de réunir ses différentes acceptations que la citation canonique, à elle seule, ne saurait recouvrir :

Un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du dit, aussi bien que du non-dit¹⁷.

Survol rapide : selon Gavillet, la généalogie du concept, fondamentale à sa compréhension et trop souvent occultée, se diviserait en trois périodes, caractérisées par des mouvements d'allers-retours qui à la fois les distinguent et les recourent. Ainsi, le dispositif serait d'abord une technique de pouvoir en lien avec une technique de savoir, dans une perspective où « il n'existe pas de pouvoir unique qui viendrait du haut (le roi, le gouvernement) et qui s'appliquerait vers le bas (le peuple), mais que le pouvoir se construirait dans le jeu de l'élaboration du savoir¹⁸. » Dans ce premier temps, le terme de « dispositif » n'est donc jamais dissocié de celui de « pouvoir ». Cependant, très rapidement celui-ci se trouve élevé au rang de concept; Foucault parle alors de « dispositif de sexualité » et dès lors, celui-ci devient autonome au sein d'une « économie conceptuelle intégrant les théories du discours et du pouvoir¹⁹ ». Finalement, dans un troisième temps, que la chercheuse situe à partir de 1977, soit l'année où est publié l'entretien dans lequel Foucault énoncera la désormais célèbre citation du dispositif, celui-ci en vient à carrément se substituer au pouvoir; il aurait désormais pour fin principale la sécurité, d'où l'apparition d'occurrences de type « dispositif sécuritaire », « dispositif de contrôle de soi », ou encore « dispositif sanitaire » dans la pensée du philosophe.

¹⁶ Isabelle Gavillet, « Michel Foucault et le dispositif : questions sur l'usage galvaudé d'un concept », Violaine Appel, Hélène Boulanger et Luc Massou (dir.), *Les dispositifs d'information et de communication. Concepts, usages et objets*, Éditions De Boeck Supérieur, 2010, p. 5.

¹⁷ Michel Foucault, « Le jeu de Michel Foucault » (Entretien dans *Ornicar?*, Bulletin périodique du champ freudien, n° 10, juillet 1977, p. 62-93) dans *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 2017 [2001], p. 299.

¹⁸ Isabelle Gavillet, « Michel Foucault et le dispositif : questions sur l'usage galvaudé d'un concept », *loc. cit.*, p. 8-9.

¹⁹ *Idem*.

Ces précisions peuvent sembler anecdotiques, voire superflues, pourtant elles relèvent d'une même interrogation autour de ce nœud entre loi, connaissance et dire qui, dans le cas d'Ernaux et de Dustan, ne peut être totalement défait, tant leurs témoignages renvoient aux différentes assises conceptuelles du dispositif. En effet, si la « loi » n'est pas nommée aussi frontalement chez Dustan, reste que ses pratiques, son mode de vie, les discours qui l'entourent, les savoirs divulgués sur la maladie; tous font signe aux différentes strates et origines du dispositif foucauldien, que l'on qualifierait, dans ce cas-ci, de dispositif à la fois « sexuel-sécuritaire-et-sanitaire » et qui s'illustre notamment dans la cruauté d'un rapport vrai-faux à la maladie :

Ceux qui font un cmv ou d'autres trucs plus flippants, on ne les a pas vus en général depuis déjà un bout de temps. On n'en parle pas. Aucun de mes copains proches est mort cela dit. Quatre mecs avec qui j'ai baisé sont morts, je le sais. J'en soupçonne d'autres. Pas beaucoup. Les gens ne meurent pas beaucoup apparemment. Il paraît que le sida évolue vers un truc comme le diabète. Que tant que la sécu aura des sous, on nous soignera tout ce qui se présente. Il n'y a pas de souci à se faire²⁰.

C'est donc en relation avec le dispositif – de pouvoir, sécuritaire, etc – qu'il faut comprendre le soin hors-la-loi présent chez Ernaux et Dustan, car même si celui-ci s'effectue « en-dehors » du pouvoir et de ses lieux (institutionnels), il n'en reste pas moins qu'il est constamment en rapport avec lui. Par conséquent, ce *care* « illégal » est toujours à penser à l'aune de ce qu'il refuse pour se constituer.

Les « desperados » : sujets marginalisés et sérialisés

La criminalité est en soi un espace-temps dont les contours sont tracés selon ce qui est considéré illégal à partir d'un lieu et d'une époque donnés. Son expérience en est également une relative à l'espace et au temps : celle de l'exclusion, d'une non-appartenance au monde « normal », avec ses horaires, ses lieux, ses trajectoires données. Dans *L'événement*, Ernaux place d'emblée

²⁰ Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, op. cit., p. 83.

son récit en rapport étroit avec la loi en choisissant de mettre en exergue la définition de l'avortement du Nouveau Larousse Universel de 1948:

Sont punis de prison et d'amende 1) l'auteur de manœuvres abortives quelconques; 2) les médecins, sages-femmes, pharmaciens, et coupables d'avoir indiqué ou favorisé ces manœuvres; 3) la femme qui s'est fait avorter elle-même ou qui y a consenti; 4) la provocation à l'avortement et la propagande anticonceptionnelle. L'interdiction de séjour peut en outre être prononcée contre les coupables, sans compter, pour ceux de la 2^e catégorie, la privation définitive ou temporaire d'exercer leur profession²¹.

Par ce geste intertextuel, l'autrice positionne le texte comme un espace hors-la-loi qui, dès lors, ne cessera de rejouer l'expérience de l'isolement inhérente à l'illégalité par le biais de la séparation entre soi et autrui, l'avant et l'après, l'ici et l'ailleurs : « Il [le temps] est devenu une chose informe qui avançait à l'intérieur de moi et qu'il fallait détruire à tout prix. J'allais aux cours de littérature et de sociologie, au restau U, je buvais des cafés midi et soir à la Faluche, le bar réservé aux étudiants. Je n'étais plus dans le même monde. Il y avait les autres filles, avec leurs ventres vides, et moi²². » Le temps, devenu compte à rebours, bouleverse son rapport au monde au point de la rendre étrangère aux autres, mais également aux espaces eux-mêmes. Malgré une parfaite immuabilité dans son positionnement social et son comportement, fréquentant exactement les mêmes lieux qu'auparavant, c'est-à-dire ceux associés au mode de vie d'une jeune étudiante de l'époque, il n'en reste pas moins que la conformité de ses « pratiques » ne parvient plus à faire coïncider sa réalité avec celle de ses collègues. En effet, bien que la narratrice participe encore d'un même monde, celui-ci lui est désormais fondamentalement inaccessible, d'où une impossibilité pour elle à se définir autrement que par la négative face à autrui. D'ailleurs, cette étrangeté ne cessera de revenir tout au long du texte, que ce soit dans un rapport d'identification ou au contraire, de mise à distance de ces autres « avec leurs ventres vides²³ ».

De son côté, Dustan n'a de cesse de réitérer son appartenance à un monde *merveilleux*, celui d'une communauté unie par un même *telos*, le sexe. Dans la quinzième entrée du roman, intitulée

²¹ Annie Ernaux, *L'événement*, op. cit., p. 29.

²² *Ibid.*, p. 30.

²³ *Idem.*

« People are still having sex », qui est d'ailleurs celle qui sépare la première partie de la seconde, Dustan fait l'apologie d'une sorte d'utopie gaie qui se construit à même son étrangeté envers le monde hétérosexuel et séronégatif :

Je vis dans un monde merveilleux où tout le monde a couché avec tout le monde. La carte s'en trouve dans les revues communautaires que je lis assidûment. Bars. Boîtes. Restaurants. Saunas. Minitel. Rézo. Lieux de drague. Et tous les numéros de téléphone et les adresses et les prénoms qui vont avec. [...] On est bien dans le ghetto. Il y a du monde. Il y en a tout le temps plus. Des pédés qui se mettent à baiser tout le temps et à ne plus aller aussi souvent qu'avant dans le monde normal. À part bosser, en général et voir sa famille, tout peut se faire sans sortir du ghetto. [...] Le sexe est la chose centrale. [...] Je vis dans un monde où plein de choses que je pensais impossibles sont possibles²⁴.

Les espaces évoqués par le narrateur sont de véritables lieux de rassemblement, créant une appartenance d'autant plus forte qu'elle prend appui sur ce qui la menace. Corollaires immédiats d'une expérience de la marge, ces lieux de sociabilité gais reprennent à leur compte le mouvement de mise à distance, dans ce cas-ci du monde « normal ». Ce faisant, ils positionnent leur existence comme étant nécessaire, mais aussi indissociable des individus qui les fréquentent, ainsi que le montre ici la mise en équivalence de lieux divers et de « mecs » qui le sont tout autant:

Dans ce monde chacun a baisé avec au moins cinq cents mecs, en bonne partie les mêmes d'ailleurs. Les mecs qui sortent. Mais les réseaux ne se superposent pas exactement. Les mecs sont plutôt bars. Plutôt boîtes. Plutôt bars-boîtes. Plutôt sauna. Plutôt rézo. Plutôt minitel. Plutôt bruns. Plutôt blonds. Plutôt musclés. Plutôt hard. Plutôt baise classique. On a le choix. Beaucoup de choix²⁵.

Ici la prépondérance de la parataxe et de la syncope, le ton laconique, sec, contribuent à créer une voix narrative plus proche de l'oral que de l'écrit. De surcroît, l'énumération, rythmée par la répétition du mot « plutôt » crée une accumulation qui, malgré le fait qu'elle correspond à une forme de classement distinguant les individus selon leurs préférences, tend à les confondre. En effet, par cette description laconique et saccadée, l'écriture met à plat la pluralité des désirs et crée

²⁴ Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, op. cit., p. 81-84.

²⁵ *Ibid.*, p. 81.

une continuité entre eux; la rencontre n'est plus ici comprise dans une logique de la singularité, mais plutôt d'une participation à un ensemble, c'est-à-dire à la communauté.

Ainsi, au premier regard, les deux auteurs ne semblent pas du tout vivre leurs « conditions » respectives sur le même mode. Alors que le parcours d'Ernaux est principalement marqué par l'isolement, ne sachant vers qui se tourner et se heurtant aux refus répétés des médecins à lui donner une quelconque aide, les lieux et les individus n'offrant aucune forme de « refuge », Dustan est au contraire dans une perpétuelle consommation de rapports sociaux et sexuels qui, sans permettre nécessairement un dépassement de sa solitude, maintient un lien avec la communauté à laquelle il s'identifie et avec ses lieux de prédilection. Pourtant, dans les deux cas, il nous semble que les rapports entre individu / groupe social et espace(s) peuvent s'explicitier à partir de la structure sérielle. Nous basant ici sur le travail d'Iris Marion Young qui a elle-même repris à son compte le phénomène de sérialité développé par Jean-Paul Sartre dans *Critique de la raison dialectique*²⁶, il nous paraît fructueux d'appréhender chez Ernaux et Dustan les liens entre personnel, collectif et espace à partir de cette proposition.

Au départ Young récupère la structure sérielle dans le contexte des luttes féministes et ce, dans le but de dépasser les écueils liés au fait de concevoir les femmes comme un groupe homogène. Écueils qui, selon la philosophe, mènent trop souvent à des formes plus ou moins explicites d'essentialisation et d'exclusion de certains individus ne cadrant pas avec les critères définitoires déterminés. Ainsi, la structure sérielle permettrait au contraire de repenser la catégorie femme « comme un groupe social sans qu'il soit nécessaire de déterminer des attributs communs à toutes les femmes ou sans que cela suppose que toutes les femmes aient une identité commune²⁷ ». Pour ce faire, Young réitère la distinction sartrienne entre « groupe » et « série »; le premier s'avère essentiellement un ensemble d'individus qui ont un même but et ce faisant, qui partagent une reconnaissance mutuelle et la conscience d'en faire partie²⁸. La série, elle,

²⁶ Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique : théorie des ensembles pratiques*, Paris, Gallimard, 1985 [1960].

²⁷ Iris Marion Young, « Le genre, structure sérielle : penser les femmes comme un groupe social » *Recherches féministes*, volume 20, n° 2, 2007, p. 8.

²⁸ *Ibid.*, p. 19.

consisterait plutôt en « une collectivité sociale dont les membres sont unis passivement par les objets vers lesquels leurs actions sont orientés, ou par le résultat des effets matériels de leurs actions sur les autres²⁹ ». L'un des exemples fourni est celui de personnes attendant un même autobus : elles forment un ensemble, mais ne s'identifient pas nécessairement les unes aux autres ni ne se conçoivent comme engagées dans un projet commun, mais ont malgré tout conscience de faire partie d'un regroupement, bien que cela ne change en rien le fait qu'elles sont interchangeables et anonymes³⁰.

En outre, la série est perçue comme une réalité pratico-inerte, car elle « est structurée par des actions liées aux objets pratico-inertes³¹ », soit le fait que les objets sociaux, en tant que résultats de l'action humaines, sont *pratiques*, mais aussi *inertes*, puisqu'ils s'éprouvent également comme des contraintes à l'action humaine³². Ainsi, la structure sérielle ne peut être pensée en-dehors du système pratico-inerte des objets, dont les espaces construits font partie, et des résultats matériels des actions en relation avec ceux-ci; on comprend alors comment elle permet de définir des niveaux d'existences et d'actions en rapport avec ces objets, notamment celui de la classe sociale dans le cas de Sartre et celui du genre, du côté de Young. De fait, la philosophe va évoquer le corps comme l'un des objets pratico-inertes construisant le genre, objet qui est lui-même construit et structuré à son tour : « Le corps féminin compris comme objet pratico-inerte vers lequel l'action est orientée est un corps lié à des règles, un corps avec des significations et des possibilités tacites³³. » Ces règles et potentialités évoquées sont le fait de la contrainte à l'hétérosexualité et si celle-ci sérialise bel et bien l'identité de genre, on peut voir comment elle structure également d'autres types d'objets pratico-inertes participant de la série, tel l'espace. En effet, l'environnement s'éprouve comme objet pratico-inerte et fait partie de l'expérience sérielle, autant sur le plan de sa matérialité concrète que sur celui de ce qu'il induit ou impose comme comportements. Dès lors, on peut entrevoir comment des niveaux d'existences se confirment et se constituent spatialement via la contrainte à l'hétérosexualité.

²⁹ *Ibid.*, p. 20.

³⁰ *Idem.*

³¹ *Ibid.*, p. 21.

³² *Idem.*

³³ *Idem.*

À maintes reprises Ernaux insiste sur une forme d'appartenance « globale », c'est-à-dire qu'au travers de son cheminement éminemment personnel et solitaire, elle n'oblitére jamais le fait qu'elle participe à un ensemble: « Le film me ramenait cependant à une évidence : la souffrance que j'allais m'infliger n'était rien auprès de celle subie dans les camps d'extermination. J'en tirais du courage et de la détermination. Savoir aussi que je m'apprêtais à faire ce que des quantités d'autres avaient déjà fait me soutenait³⁴. » Au-delà du courage puisé dans l'idée de subir une « même » douleur, néanmoins toujours relative face à d'autres, la narratrice énonce ici un partage bien spécifique qui oui, découle indiscutablement de son appartenance à la série « femme » et de son « état » – le fait qu'elle soit enceinte – mais qui simultanément met de l'avant la possibilité d'un choix, bien que contraint, celui d'avorter illégalement. De ce fait, Ernaux parvient à rendre compte de cette tension présente dans l'expérience sérielle, celle d'un contexte d'existence qui détermine ses conditions, mais pas ses actions : « Les structures pratico-inertes qui construisent le milieu d'une existence sérialisée selon le genre ont le pouvoir de permettre et de réprimer l'action, mais elles ne peuvent ni la déterminer ni la définir³⁵. » Ainsi, la contrainte à l'hétérosexualité, en tant qu'elle soumet la possibilité d'un désir féminin actif et autonome, délimite les possibilités du sujet chez Ernaux; toutefois, c'est l'aspect criminel de ses actes qui la construit véritablement du point de vue de son identité personnelle et collective dans *L'événement* et c'est à cet ensemble d'individus qu'elle ne cesse de renvoyer: « Des milliers de filles ont monté un escalier, frappé une porte derrière laquelle il y avait une femme dont elles ne savaient rien, à qui elles allaient abandonner leur sexe et leur ventre³⁶. » Ici la chambre apparaît comme le corollaire d'une agentivité à l'oeuvre, dans la mesure où elle est le lieu où le personnage dépasse son interchangeabilité sérielle, c'est-à-dire le fait d'être assignée femme comme fait social matériel, pour s'éprouver comme individualité propre et agissante, soit être une femme qui choisit d'avorter illégalement. En ce sens, bien que l'espace de la chambre soit anonyme, interchangeable et multiple, il devient essentiel parce qu'il constitue l'un des rares échappatoires au dispositif de pouvoir structuré par la contrainte à l'hétérosexualité – d'où son impossible représentation: « Si j'avais à représenter par un seul tableau cet événement de ma vie, je peindrais une petite table adossée à un mur, couverte de formica, avec une cuvette émaillée où flotte une sonde rouge.

³⁴ Annie Ernaux, *L'événement*, *op. cit.*, p. 57.

³⁵ Iris Marion Young, « Le genre, structure sérielle: penser les femmes comme un groupe social », *loc. cit.*, p. 26.

³⁶ Annie Ernaux, *L'événement*, *op. cit.*, p. 77.

Légèrement sur la droite, une brosse à cheveux. Je ne crois pas qu'il existe un *Atelier de la faiseuse d'anges* dans aucun musée du monde³⁷. »

De la même manière, si l'on a tendance à voir Dustan au travers de la lentille de l'auteur homosexuel et séropositif, à juste titre en un sens, il n'en reste pas moins qu'on peut aussi aborder le rapport à l'espace dans une perspective sérielle et identitaire. L'appartenance au ghetto, avec toute la charge métonymique et symbolique du terme et de la réalité du mode de vie qu'il désigne, est indiscutablement le résultat de structures de genre liées à la contrainte à l'hétérosexualité, rappelant l'importance du lieu pour la « survie » d'un groupe qui rejette les exigences d'une telle contrainte. Plusieurs scènes du roman en rendent compte, notamment celle dans la section intitulée « Living in the ghetto », où Guillaume pratique le *barebacking* avec son partenaire Stéphane, mais décide de ne pas jouir en lui finalement, malgré le consentement donné par ce dernier :

J'ai fini par lui dire un tas d'horreurs. [...] Ou alors je te baise sans capote. Il m'a dit Baise-moi sans capote. J'ai rebandé instantanément. J'ai pensé De toute façon je ne mouille pas et puis je peux sûrement éviter de lui gicler dans le cul. Je suis rentré. Au bout de cinq minutes évidemment j'avais envie de jouir alors que d'habitude avec une capote ça ne vient jamais tellement je reste à distance. J'ai dit J'ai envie de jouir. Il a dit Vas-y. J'ai dit Je pense qu'il vaudrait mieux attendre le résultat de ton test. Le test, il ne l'a jamais fait. Il est persuadé qu'il est séropo de toute façon. C'est moi qui l'ai poussé à le faire. J'ai dit On fera ça plus tard. Je suis sorti et j'ai giclé sur son petit cul de chienne. La semaine d'après. Le test négatif. Je me dis que j'ai bien fait de ne pas jouir dans son cul. Et puis je me sens seul. Déçu. Et puis seul³⁸.

La narration prend ici le parti d'une neutralité « pratique » : les gestes comme les phrases sont sans fioritures, s'enchaînant les uns aux autres, portés par l'action plutôt qu'un propos. Absence de jugement donc, liée au refus de la métaphore; chez Dustan il y a cette volonté sans compromis de dire les choses comme elles sont, laissant le lecteur démuni face au propos, puisqu'aucun sens ne lui est donné. Néanmoins, cette « vérité » du texte vise justement une « solitude de lecture » qui devient en quelque sorte le reflet de celle vécue par le narrateur.

³⁷ *Ibid.*, p. 90.

³⁸ Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, op. cit., p. 79-80.

De fait, on voit très bien comment le texte est emblématique d'une époque, celle de l'épidémie du sida, et d'une communauté fortement touchée par la maladie, les homosexuels. Néanmoins, ces deux formes « d'appartenances » ou d'oppressions, selon ce qu'on veut y reconnaître, ne suffisent pas à expliquer pourquoi il y a une si forte (et douloureuse) persistance de la solitude dans l'univers dustanien. Oui, bien sûr, l'on pourrait avancer qu'il s'agit là de la conscience d'une mort imminente, face à laquelle l'on est toujours seul, mais Dustan joue beaucoup de cette idée, mettant de l'avant un imaginaire mortifère de la communauté, qu'elle soit composée de morts ou unie par la mort³⁹. Nous n'avons qu'à penser à ce « monde merveilleux » où les espaces énumérés se font la scène de rencontres amoureuses et sexuelles qui, en tant qu'elles défient les structures de genre, construisent identitairement les individus comme homosexuels, mais qui, pourtant, ne parviennent pas à abolir la distance entre soi et les autres. Pourquoi? Précisément parce que la subjectivité dans l'univers dustanien se vit principalement sur le plan de l'action : « On ne parle pas de choses évidentes la nuit. On ne parle pas de boulot, ni d'argent, ni de livres, ni de disques, ni de films. On agit seulement. La parole est action⁴⁰. » Et dans ce cas-ci, ce à quoi appartient véritablement le narrateur relève de (potentiels) gestes qui s'avèrent plus inavouables encore que n'importe quelle étiquette apposée – pédé, toxico, enulé, drogué, séropo, etc – aussi péjorative soit-elle :

Je le pousse sur le lit pour le baiser allongé. Et puis je commence à m'emmerder. Alors je lui mets un oreiller sur la tête. J'appuie. Ça m'excite. Lui aussi d'ailleurs. Il tend son cul à fond. J'appuie plus fort. Un orgasme commence à monter. J'appuie de plus en plus fort et puis je suis obligé d'arrêter parce que ça devient risqué. L'orgasme s'arrête de monter et je sais qu'il n'y a plus rien à faire pour le rattraper alors je le change de position et je le défonce pour le faire jouir et il jouit et je sors et je me branle et après je m'allonge à côté de lui sans le toucher. Je ferme les yeux. Au bout d'un moment il me demande ce que j'ai. Je dis Je voudrais descendre tout le monde, casser tous mes jouets, et rester tout seul dans le sang et crier jusqu'à ce que je meure. Il dit que ça serait bien comme scène de film⁴¹.

La contrainte à l'hétérosexualité, en tant qu'elle structure et définit le milieu d'existence de ces hommes homosexuels, ne détermine pas pour autant leurs choix, fantasmes et attitudes, dont ceux du narrateur, qui, pour le coup, est habité par une pulsion de mort qui domine, voire guide sa vie.

³⁹ Voir notamment les sections « Mes amants », « Sex », « Notre jeunesse s'envole », « Consultation », « Living in the ghetto », « People are still having sex », « Ça recommence », « Party time », « Réveillon » et « Morsures »

⁴⁰ *Ibid.*, p. 109.

⁴¹ *Ibid.*, p. 74.

Effectivement, celui-ci se trouve pris dans un désir de ne plus exister, mais aussi dans une existence sans désir : « Je le baise jusqu'à ce que je sache qu'une fois de plus je ne vais pas avoir envie de jouir. À ce moment-là je voudrais être mort. J'accélère pour qu'on en finisse. Quand il a joui je décule et j'enlève ma capote et je pense lui gicler sur le trou et à étaler pour bien faire pénétrer la mort⁴²... » Bien entendu, la sexualité est le terrain privilégié de cette pulsion de mort, car à la fois autrement marquée dans le contexte du sida et simultanément la « chose centrale » autour de laquelle se retrouvent ces hommes gais pour la plupart séropositifs. C'est parce qu'il se présente comme la seule réelle mise à distance de la maladie mais qu'il s'avère en vérité son incarnation la plus concrète, que le sexe chez Dustan amène à la limite, c'est-à-dire à un désir d'annihilation du sujet : « Chez Dustan, le sexe est certes un antidote à la pulsion de mort, mais il est sans arrêt traversé par celle-ci. Pas d'angélisme, on s'en doute, et l'ambiguïté du texte y gagne, qui, loin de séparer Éros de Thanatos, les mêle inextricablement, jusqu'à côtoyer l'insoutenable⁴³. » Tenant compte du fait que « l'action est située dans un contexte d'existence sérialisée, ce qui signifie qu'elle est contrainte, mais ni générale ni déterminée⁴⁴ », la chambre devient ainsi lieu de tous les possibles, puisqu'elle seule peut réellement accueillir la volonté d'un tel désir, c'est-à-dire un désir mortifère qui ne soit ni empêché ni récupéré par une logique de la vitalité comme le voudrait le monde « extérieur » : « J'ai pensé Ce mec en noir c'était un signe. Si je reste ici je vais mourir. Je vais finir par mettre du sperme dans le cul de tout le monde et par me faire faire pareil. La vérité, c'est qu'il n'y a plus que ça que j'ai envie de faire. D'ailleurs c'est déjà bien parti⁴⁵. »

⁴² *Ibid.*, p. 70.

⁴³ Thomas Clerc, « Préface », dans Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, Paris, Éditions P.O.L., 2013 [1996], p. 38.

⁴⁴ Iris Marion Young, « Le genre, structure sérielle: penser les femmes comme un groupe social », *loc. cit.*, p. 26.

⁴⁵ Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, *op. cit.*, p. 128.

Chapitre 2 – Endosser le soin : figures et espace

Qui soigne qui et comment?

Dans son article intitulé « Le *care* comme connaissance et comme critique », Patricia Paperman questionne la manière dont s'est constituée et perpétuée une « méconnaissance organisée⁴⁶ » du *care*, ce qui l'amène à penser le soin dans une perspective organisationnelle et sociétale en s'attardant sur les relations de *care* à différentes échelles. S'appuyant notamment sur les travaux de Tronto, la théoricienne rappelle l'importance d'une prise en compte critique de structures de soin et met de l'avant la question d'une responsabilité tout aussi prégnante « lorsqu'il s'agit des relations qui se nouent entre des entités collectives, États, entreprises, groupes organisés, marchés⁴⁷. » Ce faisant, Paperman réitère la manière dont le *care* oblige à penser à partir de la relation, dans toute la complexité et l'ambivalence que celle-ci peut comporter, surtout lorsque comprise comme un faisceau de rapports et d'interactions liées les unes aux autres et non plus seulement comme un lien intersubjectif et unidirectionnel, comme le veut un certain stéréotype concernant les relations de *care* :

À l'opposé d'approches individualistes ou atomistes visant à expliquer la constitution des relations, la perspective du *care* suppose que les relations sont toujours déjà là : partielles, distendues, multiples, changeantes, conflictuelles, asymétriques, entre divers types de protagonistes à différents niveaux. Ces caractéristiques ne sont pas une obstacle à penser la responsabilité, et à faire avec la responsabilité, elles composent au contraire les conditions dans lesquelles se donne à voir la nature de la responsabilité. [...] Qui prend soin de qui, de quoi et comment? Comment, à travers quels dispositifs, sont définis les besoins qui comptent et les façons d'y répondre? Un des apports décisif du concept de *care* réside dans le déplacement du centre de gravité de l'analyse : de l'action individuelle (d'un acteur ou d'un groupe) à la relation⁴⁸.

De fait, entrevoir les conditions et modalités de la responsabilité inhérente au *care* nous donne l'opportunité de conjuguer ensemble les différents « niveaux » de relations de soin, soit en prenant

⁴⁶ Patricia Paperman, « Le *care* comme connaissance et comme critique » dans Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015, p. 54.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 61.

⁴⁸ *Idem.*

autant en compte le *care* qui se fait entre des individus que celui qui se fait entre individus et société :

Mais si l'on veut parler de ce qui « fait société » (ou de ce qui la défait), il devient indispensable de partir des relations sociales réelles, tant individuelles que collectives, car elles comprennent de façon inhérente le fait de s'engager, du moins de faire face aux sollicitations, aux questions, besoin, revendications portés par l'autre partie, ou de s'exempter de la responsabilité en le déléguant à d'autres moins puissants⁴⁹.

En ce sens, la représentation et la reconfiguration des figures soignantes dans le contexte de lieux accueillant un *care* illégal nous amène à voir comment, bien que se déroulant en quelque sorte « hors » d'un soin institutionnel distribué selon des lignes de pouvoir, celui-ci n'échappe pas à l'ambivalence d'un tel type de relations et des rapports de force qu'elles induisent. Car soigner n'est pas nécessairement un acte d'amour et encore moins un acte *gratuit*, comme le voudrait un certain imaginaire du don de soi et de la sollicitude, d'autant plus renforcé par une « féminité » historiquement et stratégiquement assignée au *care*, que ce soit en tant qu'activité ou au travers de ses figures, ce que ne manque pas de relever la philosophe Naïma Hamrouni: « C'est parce qu'il est méprisé, parce qu'il se rapporte aux corps vulnérables, qu'il a été assigné aux femmes, et non l'inverse. Le fait d'une telle division du travail est une injustice politique sans fondement⁵⁰. » Or, dans le roman d'Ernaux, on ne peut que constater que les véritables figures de soin sont systématiquement des femmes, car bien que le médecin soit empathique face à la situation de la narratrice, sa prise de responsabilité fait pâle figure vu la passivité de ses actions qui, indiscutablement, le range symboliquement du côté de la loi : « Je suis réduite aux initiales pour désigner celle qui m'apparaît maintenant comme la première des femmes qui se sont relayées auprès de moi, ces passeuses dont le savoir, les gestes et les décisions efficaces m'ont fait traverser, *au mieux*, cette épreuve⁵¹. » Toutefois, bien que ce soit un ensemble de femmes qui constitue le réseau de soutien de la narratrice, dont fait d'ailleurs partie la « faiseuse d'anges », Mme P.-R., qui est certainement celle qui s'engage le plus dans le *care* à l'œuvre au sein du récit, n'apparaît pas

⁴⁹ *Idem*.

⁵⁰ Naïma Hamrouni, « Vers une théorie politique du *care* : entendre le *care* comme service rendu » dans Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015, p. 79.

⁵¹ Annie Ernaux, *L'événement*, *op. cit.*, p. 68.

comme un personnage nécessairement *bon*. Effectivement, vu que le soin endossé ne s'inscrit pas explicitement dans un cadre officiel tarifé ou institutionnel, c'est-à-dire comme service offert, distribué et légitimé par un contexte social, la nature contractuelle de la relation entre cette femme et la narratrice est d'autant plus présente qu'elle devient autrement chargée en termes de sens et d'échange:

Plus tard, en me rappelant ses yeux clignotant rapidement, sa lèvre inférieure qu'elle rentrait et mâchouillait par intervalles, quelque chose d'imperceptiblement traqué en elle, je penserais qu'elle aussi avait peur. Mais, de la même façon que rien n'aurait pu m'empêcher d'avoir un avortement, rien ne pouvait l'arrêter d'en faire. À cause de l'argent naturellement, peut-être aussi d'un sentiment d'être utile aux femmes. Ou encore, pour elle qui vidait à longueur de journées le bassin des malades et des accouchées, la satisfaction secrète d'avoir, dans son deux-pièces, passage Cardinet, le même pouvoir que les médecins qui lui disaient à peine bonjour. Il fallait donc prendre cher, pour les risques, pour ce savoir qui ne serait jamais reconnu et la honte qu'on aurait d'elle ensuite⁵².

La prise en charge de Mme P.-R. est en tout point exemplaire de ce que Paperman évoquait quant à la pertinence de s'attarder aux relations sociales réelles, en ce qu'elles donnent à voir les diverses manières de s'engager et de prendre ses responsabilités envers autrui, notamment en « déléguant à d'autres moins puissants⁵³ ». Ici le soin est fait par et pour les vulnérables; d'abord Ernaux qui accepte une position dans laquelle elle *abandonne son sexe et son ventre* à une pure inconnue, mais aussi Mme P.-R. qui assume de poser des gestes alors illégaux, se mettant littéralement en danger, contrairement à un corps médical plus prestigieux qui lui, se protège à tout prix, même si le coût potentiel est la vie de femmes moins privilégiées : « Mais tous [les médecins] devaient penser que, même si on les empêchait d'avorter, on trouverait bien un moyen. En face d'une carrière brisée, une aiguille à tricoter dans le vagin ne pesait pas lourd⁵⁴. » C'est pourquoi, si l'on peut arguer dans le sens d'une solidarité féminine quant aux motivations de Mme P.-R., on comprend surtout que dans ce contexte, se rendre responsable d'un tel soin ne peut qu'être fait par un individu aussi vulnérable que la narratrice et par ce fait même, hors du cadre institutionnel. Dans la mesure où son *care* répond plus d'une nécessité que d'un altruisme évident et revendiqué, c'est un pari risqué

⁵² *Ibid.*, p. 80.

⁵³ Patricia Paperman, « Le *care* comme connaissance et comme critique » dans Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, loc. cit., p. 61.

⁵⁴ Annie Ernaux, *L'événement*, op. cit., p. 46.

que de compter sur les bons sentiments de Mme P.-R. comme levier d'action : « Mais, de la même façon que rien n'aurait pu m'empêcher d'avoir un avortement, rien ne pouvait l'arrêter d'en faire⁵⁵ ».

Plus encore, Ernaux en vient à évoquer une forme de revanche sur le monde pour cette femme, car en substituant la chambre à la clinique, Mme P.-R. parvient à un « même pouvoir » que les médecins; même si celui-ci ne pourra jamais être reconnu ailleurs que là où il se fait, il ne s'avère pas moins réel pour autant. D'où cette idée qu'au-delà de la transaction concrète, du gain monétaire, cette femme y gagne autre chose : le fait paradoxal d'une mise en danger de soi qui permet le dépassement de son positionnement social, lui donnant momentanément la jouissance d'être l'égale de ceux qui la méprisent : « Ou encore, pour elle qui vidait à longueur de journées le bassin des malades et des accouchées, la satisfaction secrète d'avoir, dans son deux-pièces, passage Cardinet, le même pouvoir que les médecins qui lui disaient à peine bonjour⁵⁶. » Toutefois, cette transaction est double et lui coûte, car si Ernaux paye pour se faire avorter, Mme P.-R. paie sa prise de pouvoir par une honte qui lui est ainsi transférée. En effet, dès que la narratrice quittera le deux-pièces situé passage Cardinet et se retrouvera dans la rue, elle posera un tout autre regard sur cette femme – comme si à partir du moment où elle quittait le lieu où s'est constitué provisoirement un contre-pouvoir, elle ne pouvait que se soumettre à la force d'entraînement de ce monde auquel elle retourne. Dès lors, elle se re-solidarise avec celui-ci, notamment par la cruauté de son jugement, de son regard, comparant cette femme à « une sorcière ou une vieille maquerelle⁵⁷ » :

Au-dehors tout est devenu brusquement irréel. Nous marchions l'une à côté de l'autre au milieu de la chaussée et nous avancions vers le fond du passage Cardinet, dont la perspective paraissait barrée par le mur d'un immeuble, ne laissant qu'une fente de clarté. [...] Je me sentais abandonnée du monde, sauf de cette vieille femme en manteau noir qui m'accompagnait comme si elle était ma mère. Dans la lumière de la rue, hors de son antre, avec sa peau grise, elle m'inspirait de l'aversion. La femme qui me sauvait ressemblait à une sorcière ou une vieille maquerelle⁵⁸.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 80.

⁵⁶ *Idem.*

⁵⁷ *Ibid.*, p. 88.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 87-88.

Cette question du transfert de la honte est d'autant plus importante qu'elle constitue la suite logique d'un jugement qui est parvenu à se positionner d'une manière telle qu'il ne peut être jugé à son tour : la loi. La loi en tant que dispositif, c'est-à-dire comme « des stratégies de rapports de forces supportant des types de savoir, et supportés par eux⁵⁹ ». Or, c'est exactement ce qu'Ernaux situe par l'énumération d'images évoquant ce qui la soumet autant sur le plan du dit que du non-dit :

J'ai dû faire un effort pour sortir du soleil d'hiver de la place Saint-Marc, à Rouen, de la chanson de Sœur Sourire et même du cabinet feutré du docteur dont j'ai oublié le nom, boulevard de l'Yser. Pour échapper à l'enlèvement des images et saisir cette réalité invisible, abstraite, absente du souvenir, et qui pourtant me jetait dans la rue à la recherche d'un improbable médecin : la loi. Elle était partout. Dans les euphémismes et les litotes de mon agenda, les yeux protubérants de Jean T., les mariages dits forcés, *Les parapluies de Cherbourg*, la honte de celles qui avortaient et la réprobation des autres. [...] Et, comme d'habitude, il était impossible de déterminer si l'avortement était interdit parce que c'était mal, ou si c'était mal parce que c'était interdit. On jugeait par rapport à la loi, on ne jugeait pas la loi⁶⁰.

Il y a ainsi quelque chose d'ironique dans cette omniprésence de la loi, car elle n'en reste pas moins difficile à saisir, à se rappeler même : « Pour échapper à l'enlèvement des images et saisir cette réalité invisible, abstraite, absente du souvenir⁶¹ ». Il nous semble que cette difficulté témoigne de ce qui appartient en propre au dispositif, soit sa « capacité » à être reçu, vécu comme le seul réel possible dans ce jeu de rapports de force constituant le savoir : « Dans l'impossibilité absolue d'imaginer qu'un jour les femmes puissent décider d'avorter librement⁶². » Si Ernaux parvient à relever cette nature *intouchable* de la loi, autant dans l'absence du jugement posé sur celle-ci que sur le plan de sa réalité impalpable, l'autrice n'oblitére pas pour autant le fait que la loi assujettit d'abord et avant tout des corps, d'où une forme de découpage du réel; distinguer les lieux légaux de ceux qui ne le sont pas, les espaces assignés à certains alors que d'autres en sont exclus, les lieux de reconnaissance à l'inverse de ceux qui portent le secret, etc. Ainsi, la matérialité de la frontière est absolument nécessaire en ce qu'elle participe de cette emprise et de la légitimité du dispositif et ce, peu importe le type de corps en jeu, que ce soit celui des femmes comme celui des réfugiés:

⁵⁹ Michel Foucault, « Le jeu de Michel Foucault » (Entretien dans *Ornicar?*, Bulletin périodique du champ freudien, n° 10, juillet 1977, p. 62-93) dans *Dits et écrits II*, op. cit., p. 300.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 46-47.

⁶¹ *Idem.*

⁶² *Idem.*

Au moment où j'écris, des réfugiés kosovars, à Calais, tentent de passer clandestinement en Angleterre. Les passeurs exigent des sommes énormes et parfois disparaissent avant la traversée. Mais rien n'arrête les Kosovars, non plus que les migrants des pays pauvres : ils n'ont pas d'autre voie de salut. On pourchasse les passeurs, on déplore leur existence comme il y a trente ans celle des avorteuses. On ne met pas en cause les lois et l'ordre mondial qui l'induisent. Et il doit bien y avoir, parmi les passeurs d'immigrés, comme autrefois les passeuses d'enfants, de plus réguliers que d'autres⁶³.

Bien qu'Ernaux fasse ici le lien entre sa situation à l'époque et celle, au moment de l'écriture, des réfugiés kosovars afin de souligner l'absence de remise en question de la loi ainsi que le poids de la chance quant à la fiabilité du passeur ou de l'avorteuse, ce qui est frappant, c'est que ces deux situations renvoient à la question de l'hospitalité. En effet, peu importe les différences en jeu dans ces deux situations, elles se rejoignent sur cette même difficulté à accueillir des corps qui dérangent. Finalement, l'illégalité du soin repose dans l'accueil, matériel et/ou existentiel, d'un besoin (exigence, sollicitation, etc.) dont l'existence est niée partout ailleurs, découlant d'une vision normative du monde.

Chez Dustan le dispositif sécuritaire/sanitaire qui fait du monde extérieur au ghetto un univers fondamentalement inhospitalier vise ultimement la neutralisation de la communauté gaie et séropositive par rapport au reste de la société. Ainsi, pour comprendre la radicalité du *care* dustanien et la manière dont il dépasse la seule question d'un droit à disposer de son corps comme on l'entend – quoique cela soit déjà essentiel – il nous faut effectuer un court survol historique et critique de la régulation des conduites humaines. Ce faisant, il s'agira de voir le passage d'une normalisation disciplinaire à une gestion des risques et les liens que cette dernière entretient avec les stratégies de réduction des méfaits. Si un tel « détour » peut étonner dans le cadre d'une analyse poétique, étant donné que la réduction des méfaits est surtout discutée dans le contexte d'intervention auprès d'usagers de psychotropes, ce n'est pas tant pour voir en Dustan la figure du « parfait drogué » que pour saisir comment cette approche constitue une forme de réponse au paradigme de sécurité produit historiquement, paradigme qui empêche la reconnaissance d'un soin possible dans des pratiques considérées dangereuses.

⁶³ *Ibid.*, p. 92.

Tout d'abord, l'on doit s'attarder à la notion de risque, qui est ici primordiale, car étroitement liée au processus de modernisation des sociétés occidentales. Effectivement, si au départ elle est mobilisée de manière ponctuelle, dans le contexte de crises spécifiques, rapidement elle devient la catégorie par excellence dans la gestion des problèmes sociaux. Conséquemment, la notion de risque en vient à s'imposer au détriment d'une vision de type providentialiste axée sur la réintégration des laissés-pour-compte :

La notion de risque devient alors la catégorie privilégiée pour analyser les problèmes sociaux, déclassant de ce fait la grille providentialiste davantage axée sur la lutte au déficit d'intégration et la réponse aux besoins des plus démunis. Le providentialisme, dans cette optique, se caractérise entre autres par un projet de normalisation qui vise à une participation du plus grand nombre à la vie de la société. On enregistre dès lors un déplacement dans les finalités des mécanismes de régulation, puisque le risque ne renvoie plus tant à une fracture sociale au plan individuel, qu'à une menace qui est désormais assumée collectivement et qui est attribuée aux comportements de groupes ou de populations cibles⁶⁴.

Par ce glissement, non seulement on passe de la figure du marginal à celle de groupes à risque, mais aussi d'une fonction de normalisation des conduites à une fonction de neutralisation et de surveillance. Rejoignant pleinement l'intuition foucauldienne d'une obsession de la sécurité, Bastien Quirion, professeur en criminologie spécialisé notamment en sociologie du risque, voit dans ce déplacement une reformulation du *contrat social* qui prend appui sur un idéal de préservation : « En redéfinissant les clauses du contrat qui unit les individus en société, on révisé par la même occasion l'agenda des priorités politiques. La solidarité n'est plus préservée à travers l'exercice de la normalisation des individus en déficit d'intégration, mais plutôt par des dispositifs de neutralisation de la menace que ces mêmes individus représentent pour l'ensemble de la collectivité⁶⁵. » Cette *société du risque*, comme plusieurs auteurs la désignent, se caractérise notamment par une peur du lendemain qui, nécessairement, conduit à une logique de l'anticipation et de la prévention. Se justifie alors la mise en place de mesures visant à neutraliser, *a priori*, des préjudices liés à certaines conduites, mais également une régulation désormais orientée vers des groupes vulnérables plutôt que les individus en tant que tels⁶⁶. Pour Quirion l'un des « bons »

⁶⁴ Bastien Quirion, « Réduction des méfaits et gestion des risques : les frontières normatives entre les différents registres de régulation de la pratique psychotrope », *Déviance et Société*, vol. 26, n° 4, 2002, p. 482.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 483.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 484.

exemples de ce paradigme est la réponse étatique qui fut donnée à l'époque face à l'épidémie du sida :

On passe ainsi d'un dispositif de contrôle social individualisé et individualisant à un dispositif à dominante catégorielle. En effet, le vocabulaire de la gestion des risques affecte tout particulièrement les catégories telles que les populations ou groupes à risques. C'est dans cet ordre d'idées que la pandémie du sida, qui survient au moment même où ces nouveaux dispositifs de gestion des risques se mettent en place, n'est pas tant considérée par les agences publiques en raison des impacts individuels du syndrome, mais davantage au plan collectif à travers le calcul de probabilité de la propagation du virus au sein de populations jugées plus vulnérables.⁶⁷.

L'un des enjeux à cette évolution est que, contrairement à ce que l'on pourrait penser, la notion de risque ne s'avère pas aussi objective et neutre qu'elle se présente, découlant plutôt des conditions de vie en communauté qui vont générer des croyances socialement induites, rejoignant en cela ce que Foucault avançait quant au dispositif par rapport à son inscription « dans un jeu de pouvoir, mais toujours lié aussi à une ou à des bornes de savoir, qui en naissent mais, tout autant, le conditionnent⁶⁸. » Plus encore, s'il n'est pas une donnée objective, le risque est aussi teinté moralement puisqu'il relève de conduites humaines impliquant une reconnaissance préalable des effets qui leurs sont associées :

L'idée de faute n'est plus très loin, et le poids moral qui lui est associé est d'autant plus grand que cette faute est porteuse d'un préjudice dont la portée devient collective. Le fait de désigner certaines conduites comme étant à risque ne peut donc être considéré comme un geste neutre. [...] Or, le passage à la société du risque allait renverser ce partage de la responsabilité, puisque les méfaits associés aux problèmes sociaux sont dorénavant attribués aux pratiques à risque des individus. Bien que la notion de libre-arbitre ne puisse en principe se conjuguer avec la répartition en groupes à risques, les mesures orientées vers la neutralisation des facteurs de risques renferment en germe l'expression d'un jugement moral négatif⁶⁹.

⁶⁷ *Idem*.

⁶⁸ Michel Foucault, « Le jeu de Michel Foucault » (Entretien dans *Ornicar?*, Bulletin périodique du champ freudien, n° 10, juillet 1977, p. 62-93) dans *Dits et écrits II, op. cit.*, p. 300.

⁶⁹ Bastien Quirion, « Réduction des méfaits et gestion des risques : les frontières normatives entre les différents registres de régulation de la pratique psychotrope », *loc. cit.*, p. 485-486.

De là, le « destin » de la communauté gaie peut être lu non seulement à partir du spectre de l'homophobie, mais aussi comme l'illustration exemplaire de nos sociétés du risque qui, en transférant la notion de responsabilité à des groupes et communautés ayant des pratiques jugées dangereuses, en est venue à considérer ces « populations à risque » comme des menaces potentielles à neutraliser plutôt que des membres à intégrer au tissu social. À l'aune de ce constat, l'œuvre de Dustan prend une ampleur nouvelle : elle est le plaidoyer, véritablement anachronique, pour un retour au vécu de l'individu ainsi qu'une défense de son droit à vivre pour soi – non plus dans le cadre d'une économie de la prévention qui culpabilise et déshumanise. Il s'agit ainsi de sortir de la logique d'une approche gestionnaire, basée sur un calcul des risques *a priori* qui juge et stigmatise des communautés au nom du bien commun, c'est-à-dire de la sécurité de « tous ».

Face à cette réalité, l'approche de réduction des méfaits peut représenter une forme d'alternative qu'il faut tout de même contextualiser afin de saisir son potentiel de *sortie*. Ce qu'on entend sous l'appellation de « réduction des méfaits » renvoie à une large éventail de pratiques unies par un même déplacement d'attention; plutôt que de se concentrer sur la consommation elle-même, ce sont les abus et effets liés à celle-ci qui sont pris en compte : « Ce qui justifie une intervention, ce sont moins les usagers de drogues que certaines pratiques psychotropes considérées plus à risques⁷⁰. » De fait, on se trouve dans une tout autre finalité, dans la mesure où l'on ne se situe plus dans un objectif d'abstinence comme ce fut le cas auparavant, que ce soit par l'intervention prohibitionniste (éliminer l'offre) ou thérapeutique (éliminer la demande), mais dans une optique de diminution des conséquences néfastes inhérentes à certaines pratiques⁷¹. De surcroît, cette approche se réclame du pragmatisme et de l'humanisme en ce qu'elle constitue une réponse adaptée aux réalités des usagers et par ce fait même, à leurs conditions d'existence, en plus de viser à réduire la stigmatisation en respectant l'autonomie individuelle : « On doit certes répondre aux besoins de certaines catégories d'usagers, mais en évitant une prise en charge totale qui annihilerait toute reconnaissance du caractère autonome des individus ainsi ciblés. Ces stratégies se traduisent ainsi moins par une prise en charge que par une offre de service⁷². » La réduction des méfaits permet ainsi un accompagnement de l'individu, considéré non plus comme

⁷⁰ *Ibid.*, p. 487.

⁷¹ *Ibid.*, p. 488.

⁷² *Idem.*

participant d'un groupe vulnérable, mais bien comme un être autonome, au vécu particulier et ce faisant, qui effectue des choix qui lui sont propres et valables selon son histoire et contexte social.

Au regard de ce survol et de cette dernière approche, il devient possible de postuler un *soin dans le risque* chez Dustan et d'analyser la manière dont il est endossé concrètement. D'abord, il y a cette relativité de la notion de risque qui, comme on l'a vu précédemment, est à « géométrie sociale variable⁷³ ». Or, dans le cas de Guillaume, l'alter ego de l'auteur, cette relativité multifactorielle peut être résumée par une cause et son effet, à savoir la méconnaissance du sida propre à l'époque et le sentiment, voire l'assurance, de sa propre condamnation: « Ça fait quatre ans déjà que je pense que je vais mourir l'année prochaine. Je me trouve beau quand même⁷⁴. » Face à une telle perspective, c'est-à-dire une absence de futur ou la certitude d'un futur abrégé, la perception quant aux risques liés à des rapports sexuels non protégés notamment, s'en trouve certainement amoindrie: « J'ai dit Je pense qu'il va y avoir un problème parce que je ne me fais pas baiser sans capote. Il m'a dit qu'il n'allait pas venir. Nous n'avions pas le même désespoir. Je me suis promis que quand je serais descendu au-dessous de deux cents t4 je m'y mettrai⁷⁵. » On voit ici comment le narrateur *négoce* son « désespoir », ne sachant pas à l'époque l'impact d'une (sur)contamination potentielle et cherchant à se prémunir dans une certaine mesure, puisqu'il se donne des critères à ne pas dépasser ou enfreindre – ici de conserver un comportement prudent tant que ses résultats sont au-dessus de deux cents t4 – alors même que simultanément circule dans la communauté homosexuelle un discours normalisant et déculpabilisant le sexe à risque. Dans la section intitulée, non sans équivoque, « Notre jeunesse s'envole », le dialogue entre Guillaume et son ami Cédric renvoie explicitement à cet imaginaire d'une contamination « totale » en ce qu'elle toucherait tout le milieu, justifiant une sexualité sans préservatif :

Je lui demande si c'est avec ou sans capote. Il me dit Tu sais personne ne met plus de capotes, même les américaines, maintenant tout le monde est séropositif, je ne connais personne qui soit séronégatif (moi non plus, je pense, à part Quentin. Son dernier test date de six mois je crois), et tu

⁷³ *Ibid.*, p. 485.

⁷⁴ Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, op. cit., p. 62.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 119.

sais moi j'y vais, je bouffe du sperme. Je dis C'est vrai que c'est bon, le sperme, moi aussi j'ai envie d'en bouffer, la baise c'est vraiment bon quand tu peux tout faire⁷⁶.

En outre, cette relativité du risque se trouve d'autant plus renforcée que la scène concluant « Notre jeunesse s'envole » est la rencontre entre le narrateur et son ami Christophe qui lui révèle avoir testé positivement récemment, même s'il n'a pas eu à sa connaissance de comportement à risque : « Quand je lui ai demandé Ça va? Il m'a répondu Pas trop fort, j'ai demandé Pourquoi?, il m'a dit J'ai viré séropo depuis un mois je ne sais pas comment ça a pu se passer⁷⁷. » Dès lors, on assiste à une sorte de « fatalité homosexuelle », comme si tous les membres de cette communauté, peu importe leurs actions, allaient un jour où l'autre découvrir leur séropositivité, rejoignant en cela Quirion quant au danger de stigmatisation de certaines populations par rapport à des pratiques individuelles⁷⁸. Ainsi, la prise de risque dans le roman n'est pas réductible à une posture complaisante à saveur *punk*, mais doit plutôt être considérée comme un ensemble de gestes s'inscrivant dans la complexité du rapport entre savoir et pouvoir. En ce sens, le soin réside déjà dans l'absence de jugement au sein du milieu décrit et dans l'écriture elle-même, mais plus encore, dans ce que plusieurs théoriciennes du *care* ont défini comme une des dispositions ou compétences nécessaires au soin: l'attention. Loin du cliché d'une sexualité gratuitement violente et faite au détriment de l'autre, bien que parfois elle puisse amener à la *limite*, la sexualité représentée, si elle est racontée crûment et n'épargne pas toujours le narrateur ni ses partenaires et encore moins le lecteur, n'en repose pas moins sur une forme de savoir-faire et surtout, d'attention à l'autre et au corps :

Au bout de vingt secondes de méga-défonce, je sens que je vais jouir. Retire-le vite, vite, vite! Il le retire d'un coup. J'explose. Je pense à Quentin parce que c'est lui qui m'a appris à retirer les godes avant de jouir, pour ne pas endommager les sphincters. Si on laisse les godes, les muscles se cognent contre le latex sans pouvoir se refermer pendant l'éjaculation. Je vérifie. Comme d'habitude depuis un an maintenant, pas de trace de sang. Ça c'est moi qui me le suis appris tout seul. Dans ce genre d'exercices, il ne faut jamais insister quand on a mal, sinon on finit par se péter les vaisseaux, et quand on se retrouve le cul en sang ce n'est pas marrant du tout⁷⁹.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 66.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 67.

⁷⁸ Bastien Quirion, « Réduction des méfaits et gestion des risques : les frontières normatives entre les différents registres de régulation de la pratique psychotrope », *loc. cit.*, p. 486.

⁷⁹ Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, *op. cit.*, p. 58-59.

La posture soignante chez Dustan n'est pas, à l'inverse d'Ernaux, assumée par un personnage en particulier, mais tient plus d'une conduite, d'un rapport à l'autre qui s'illustre au travers d'une variété de protagonistes, dont le narrateur. Or, cette posture rejoint justement l'horizon de valeurs sous-tendant l'approche de réduction des méfaits, c'est-à-dire qu'elle s'inscrit dans une vision non stigmatisante, reconnaissant la souveraineté des personnes impliquées. Néanmoins, en ce qui concerne la pratique plus spécifique du *bareback*, force est de constater que celle-ci a encore très mauvaise presse aujourd'hui – quoiqu'au sein de nos sociétés du risque cela n'a rien d'étonnant – amenant d'ailleurs Thomas Clerc, écrivain à la tête de l'édition des œuvres complètes de Dustan, à réitérer les réserves usuelles dans sa présentation de *Dans ma chambre*: « Il n'est pour l'heure pas question de rouvrir ce débat, que Dustan conduira dans la trilogie suivante, avec son apologie, contestable et contestée, du sexe sans préservatif⁸⁰. » Pourtant, il nous semble essentiel d'adresser la question frontalement, non pas pour « sauver » Guillaume Dustan, mais par rigueur intellectuelle, tout simplement : tenter d'appréhender avec générosité l'éthique et l'univers littéraire qu'il a construits et laissés derrière lui. En ce sens, l'une des hypothèses les plus intéressantes expliquant le phénomène du *barebacking* a été donnée par Michael Scarce, auteur et militant ayant écrit en 1999 l'article « A Ride on the Wild Side⁸¹ » dans le magazine POZ où, embrassant complètement la figure du reporter, il a côtoyé ces communautés en s'invitant aux soirées réservées aux barebackers. De là, il a pu voir une véritable sous-culture qui dépasse la seule revendication d'une pénétration « peau-à-peau » et a cherché à surpasser ses propres *a priori* sur la question :

To barebackers, it's the meaning of skin-to-skin sex that matters; to antibarebackers, it's the consequence -- the risk of deadly (and other) diseases. Generally, the public views all barebacking unilaterally as « unsafe sex » and as the opposite of « safer sex ». In my own effort to make sense of why some men choose to eliminate condoms, I've found it enormously helpful to consider barebacking in a different framework: like safer sex, on a continuum of « un-safety » with varying degrees of protection and danger (pulling out before ejaculation is less « unsafe » than not). It's worth noting that as the risk of HIV infection escalates, so do moral judgments. This is why raw sex between positive men is often merely frowned upon, but when the partners are serodiscordant,

⁸⁰ Thomas Clerc, « Préface », dans Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, *op. cit.*, p. 39.

⁸¹ Michael Scarce, « A Ride on the Wild Side », *POZ*, 1999, <https://www.poz.com/article/A-Ride-on-the-Wild-Side-1460-8374>, (page consultée le 1 juin 2022).

words like murder and suicide enter the discussion. It also explains the notion that an HIVer who tops is more « guilty» than one who bottoms⁸².

Une des conclusions de Scarce, au-delà des manifestations concrètes du phénomène, est que le *bareback* est en quelque sorte inévitable; il est en réaction aux politiques de santé publiques axées sur le risque. Car à force d'insister sur celui-ci, en passant par un dispositif *stratégique* de sécurité constitué de discours, mesures, lois, croyances qui, mises ensemble, ont généré une foule de clichés stigmatisants, ces campagnes qui cherchaient à prévenir (c'est-à-dire à neutraliser) des comportements « récalcitrants » ont paradoxalement contribué à l'émergence de ce mouvement :

Aux États-Unis, il exprime la révolte d'une partie de la communauté gay face à une prévention anti-sida qualifiée de « totalitaire ». En jouant sur la peur, la honte, en tentant d'imposer ce qui sera progressivement perçu comme le dogme du préservatif, les stratégies de prévention ont fini par induire précisément ce qu'elles souhaitaient combattre. La même hypothèse a été formulée en France, où la prévention a été jugée à maintes reprises excessivement culpabilisante et, par là même, génératrice de résistances exprimées ou refoulées. De ce point de vue, le *bareback* apparaît comme l'effet pervers d'une prévention ayant trop bien touché sa cible ; en refusant le port du préservatif, les *barebackers* ont davantage conscience d'enfreindre une loi - celle de la prévention -, que de nuire à leur propre santé⁸³.

Or, qui de meilleur que William Baranès, alias Guillaume Dustan, magistrat de fonction, pour saisir le potentiel critique et véritablement subversif d'une pratique qui en elle-même trouble la panoplie d'une pensée qui, sous le couvert de la loi, se réclame du plus convenable : le bien commun? En ne cherchant pas à jouer le « bon homosexuel », en saisissant le risque *réel* derrière l'acceptabilité sociale, mais surtout, en comprenant qu'au nom de la sécurité de certains, d'autres seraient encore et toujours stigmatisés, violentés, tués, Dustan a choisi de ne pas faire de compromis, payant

⁸² Traduction : Pour les adeptes du *barebacking*, c'est le sens du sexe peau à peau qui importe ; pour les anti-*barebacking*, c'est la conséquence - le risque de maladies mortelles (et autres). En général, le public considère unilatéralement le *barebacking* comme du « sexe non protégé » et comme le contraire du « sexe protégé ». Dans mes propres efforts pour comprendre pourquoi certains hommes choisissent d'éliminer les préservatifs, j'ai trouvé extrêmement utile de considérer le *barebacking* dans un cadre différent : comme le *safer sex*, sur un continuum de « non-sécurité » avec des degrés variables de protection et de danger (se retirer avant l'éjaculation est moins « dangereux » que pas). Il convient de noter qu'à mesure que le risque d'infection par le VIH augmente, les jugements moraux augmentent également. C'est pourquoi les relations sexuelles brutes entre hommes séropositifs sont souvent simplement désapprouvées, mais lorsque les partenaires sont sérodiscordants, des mots comme meurtre et suicide entrent dans la discussion. Cela explique également l'idée qu'un séropositif qui fait le « top » est plus « coupable » qu'un autre qui fait le « bottom ».

⁸³ Corinne Taéron, « Bareback, en quête de raison et de sens », *Journal de la démocratie sanitaire*, n° 155, 2003, p. 13.

potentiellement le plein prix, celui de ne pas être « bien » lu. C'est pourquoi il nous semble qu'à force de s'arrêter aux apparitions télévisuelles et citations provocantes, le public passe à côté de l'essentiel : le *care* chez Dustan est pratiquement irrécupérable, socialement indéfendable et pourtant, c'est précisément en cela qu'il est salvateur.

État des lieux

Dans sa présentation du récit *Dans ma chambre*, Thomas Clerc, romancier, essayiste et maître de conférences, dont l'œuvre est également marquée par la question du lieu, notamment son roman *Intérieur*⁸⁴ dont le seul et unique décor est son propre appartement parisien, intitule une des sections « Une chambre à soi » et de fait, souligne l'ambiguïté de cet espace réclamé frontalement par l'écrivain :

Dustan délimite un espace qui est peut-être le seul repère de cette existence désordonnée : la chambre. Il y a quelque chose de touchant dans ce désir de protection réclamée par le titre, comme si l'espace intime, qui est celui du sexe, donc de l'identité la plus précieuse et la plus intense, était d'abord une mise à distance du monde. Certes, la chambre est un espace social, mais elle est d'abord personnelle : « Dans ma chambre, je suis libre », notera Dustan dans une des chroniques qu'il tint pour le magazine *e.m@le*, comme s'il ne pouvait l'être dans la rue. [...] Dustan dessine un espace à la fois privé et public (dont le pendant est la boîte de nuit) : intériorité paradoxale, définie par un lieu plus que par une conscience⁸⁵.

En quelques lignes est évoquée cette équation essentielle à la compréhension de ce que nous avançons ici; la chambre, indissociable de l'identité la plus importante, soit celle liée au sexe, est nécessairement une forme de mise à distance du monde et de ce fait, constitue à la fois une forme de centre et de réclusion. Ce mouvement, qui est somme toute relativement paradoxal, se complexifie lorsqu'on prend en compte le traitement littéraire qui en est fait, menant à une forme de « décloisonnement » de la chambre, grande ouverte au lecteur : « Gouverné par la pulsion scopique, *Dans ma chambre* est passible d'une analyse selon laquelle l'acte sexuel se partage non

⁸⁴ Thomas Clerc, *Intérieur*, Paris, Gallimard, coll. « L'arbalète », 2013.

⁸⁵ Thomas Clerc, « Préface », dans Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi, op. cit.*, p. 35.

à deux mais en présence d'un tiers, le lecteur-voyeur essentiel au dispositif autobiographique⁸⁶. » En ce sens, il ne s'agit pas de trancher entre le caractère privé ou public de cet espace, à la jonction du littéraire et du réel, mais de comprendre, dans un premier temps, ce que cette double nature permet dans le texte, et dans un second temps, hors du texte – nous y reviendrons dans la prochaine section. Car si Clerc relève la présence du social dans ce lieu intime par excellence et une certaine équivalence entre celui-ci et la boîte de nuit, c'est néanmoins dans sa présentation du roman suivant, *Je sors ce soir*, qu'il fait le lien explicitement avec le concept foucauldien d'hétérotopie : « Elle est une « hétérotopie », concept inventé par Michel Foucault dans un texte célèbre, un espace autre, où tout ce qui est jugé déviant ne l'est plus. Dans le monde renversé de la boîte et de la nuit, les valeurs oppressives du haut sont abolies au profit d'une sociabilité dont l'auteur donne la théorie et la pratique⁸⁷. » De fait, le concept d'hétérotopie prend socle sur le renversement, mais se décline aussi selon une typologie spécifique. Existente ainsi, dans les sociétés primitives, des hétérotopies biologiques, soit des espaces dédiés à des moments corporels spécifiques, comme des maisons pour adolescents à la puberté, d'autres pour les femmes lors de leurs menstruations; des hétérotopies liées au temps, sur le mode de la fête et de la représentation (théâtre, cinéma, etc) ou encore, des hétérotopies de déviation, le type auquel semble renvoyer la boîte de nuit et la chambre, comme espaces échappant à la contrainte à l'hétérosexualité : « Mais ces hétérotopies biologiques, ces hétérotopies de crise, disparaissent de plus en plus, et sont remplacées par des hétérotopies de déviation : c'est-à-dire les lieux que la société ménage dans ses marges, dans les plages qui l'entourent, sont plutôt réservées aux individus dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne ou à la norme exigée⁸⁸. »

En fait, non seulement la chambre et la boîte de nuit parviendraient à se soustraire du monde hétéronormé et séronégatif, mais en tant qu'hétérotopies elles seraient la manifestation concrète d'une subversion. Plus qu'une échappatoire, elles constituent l'envers critique de l'ordre du monde, que ce soit sur le mode de l'illusion ou du « parfaitement » réel :

⁸⁶ *Idem.*

⁸⁷ *Ibid.*, p. 138.

⁸⁸ Michel Foucault, *Le corps utopique suivi de Les Hétérotopies*, France, Éditions Lignes, 2019 [2009], p. 26-27.

C'est là sans doute qu'on rejoint ce qu'il y a de plus essentiel dans les hétérotopies. Elles sont la contestation de tous les autres espaces, une contestation qu'elles peuvent exercer de deux manières : ou bien, comme dans ces maisons closes dont parlait Aragon, en créant une illusion qui dénonce tout le reste de la réalité comme illusion, ou bien, au contraire, en créant réellement un autre espace réel aussi parfait, aussi méticuleux, aussi arrangé que le nôtre est désordonné, mal agencé et brouillon : c'est ainsi qu'ont fonctionné, au moins dans le projet des hommes, pendant un certain temps – au XVIIIe siècle surtout – les colonies⁸⁹.

Plus exactement, cette contestation des hétérotopies envers les autres espaces vise trois types d'actions les concernant : leur effacement, neutralisation ou purification⁹⁰. Dans le cas de la chambre et de la boîte il y a effectivement une neutralisation, voire une « suspension » de la loi, autant du point de vue juridique – on y fait des choses pour lesquelles on pourrait être arrêté – qu'au sens de la consigne; tout se fait sur un air de « tout est permis », un certain communautarisme est présent, dans la mesure où la multiplicité des corps et des rencontres qu'ils permettent mène à une anonymisation des individus rendant possible une égalité rencontrée nulle part ailleurs. D'ailleurs, concernant la boîte, Clerc va jusqu'à défendre un universalisme chez Dustan, puisque cette abolition des différences dépasse le seul milieu homosexuel et vient à toucher à « une généralité du plaisir⁹¹ » : « Ici se dessine une communauté qui transcende les différences de classes et sexuelles : l'universalité de Dustan est née dans une boîte mixte, populaire et non exclusivement gay⁹². » Néanmoins, au-delà de l'émancipation corporelle qui *se fait* – par la danse ou le sexe – ces espaces permettent une vraie sortie, non pas entendue comme fuite, mais plutôt comme libération, car en leur sein est enfin donnée l'opportunité de sortir du contrôle de soi et de la maladie. Véritablement « hétérotopiques », la chambre et la boîte de nuit sont l'envers de l'espace social et de ses lieux concrets en ce qu'ils constituent le prolongement d'une gestion mortifère et « totalitaire » de l'épidémie du sida.

Pour Ernaux, l'écriture de l'événement, pareillement à l'expérience de l'avortement, est un parcours initiatique qui prend corps spatialement; l'autrice comme la jeune femme, « parvient », non plus à la chambre comme ce fut le cas en 1963, mais à ce qu'il lui en reste, son image : « Je

⁸⁹ *Ibid.*, p. 33-34.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 24.

⁹¹ Thomas Clerc, « Préface », dans Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, op. cit., p. 139.

⁹² *Idem.*

suis parvenue à l'image de la chambre. Elle excède l'analyse⁹³. » Nommée, racontée, décrite sur plusieurs pages, cette pièce ne peut toutefois être analysée, c'est-à-dire que l'écrivaine nomme une impossibilité à la décomposer pour en comprendre le sens, pour la « saisir », d'où l'affirmation suivante : « Je ne peux que m'immerger en elle⁹⁴ » qui renvoie à un rapport d'intériorité; elle affirme par-là son incapacité à appréhender, de l'extérieur, la chambre comme un objet qu'il s'agirait d'expliquer et de comprendre, quoiqu'elle puisse y « entrer », renouveler l'expérience d'être « dedans » et même, grâce au pouvoir de l'écriture, plonger complètement dans cette image – ce à quoi renvoie l'utilisation du verbe « s'immerger ». Ce constat, qui correspond en fait à un véritable refus, est aussi un geste profondément solidaire. Effectivement, Ernaux rejette le « discours sur », cherchant plutôt à être « dans l'expérience » et par-là, s'exprime un idéal d'écriture, celui de conserver, malgré le temps et la distance, la « vérité » d'un vécu devenu étranger, mais fondamentalement constitutif de la femme qui écrit aujourd'hui. Cette immersion dans l'image de la chambre s'illustre notamment dans la façon dont Ernaux « voit » Mme P.-R., c'est-à-dire depuis la position où elle se trouvait à l'époque, littéralement : « Il me semble que cette femme qui s'active entre mes jambes, qui introduit le spéculum, me fait naître.⁹⁵. »

Ainsi, contre toute attente, la chambre est un lieu de soin non seulement lié à la mort, mais aussi à la vie. Renversement double, car si l'hétérotopie se veut l'envers des autres espaces qu'elle conteste, la chambre dans *L'événement* accueille en son sein même un autre retournement; l'acte abortif, usuellement du côté de la mort, devient ici la scène inattendue d'une naissance : « Il me semble que cette femme qui s'active entre mes jambes, qui introduit le spéculum, me fait naître. J'ai tué ma mère en moi à ce moment-là⁹⁶. » Lieu de soin du côté de la vie parce qu'elle accueille l'avènement d'un nouveau sujet, une femme qui, en avortant, fait un choix que ni son éducation, milieu ou trajectoire n'auraient pu laisser présager et qui la transforme. D'ailleurs, la narratrice en vient à exprimer un sentiment d'angoissante incongruité, renvoyant à une incompréhension d'en être arrivée « là », autant en termes de choix que de lieu – ce lieu qui « l'arrache » à ce monde qui continue d'être celui des autres, à la fois proches et inatteignables :

⁹³ Annie Ernaux, *L'événement*, *op. cit.*, p. 85.

⁹⁴ *Idem.*

⁹⁵ *Idem.*

⁹⁶ *Idem.*

Je voyais la fenêtre avec des rideaux, d'autres fenêtres de l'autre côté de la rue, la tête grise de Mme P.-R. entre mes jambes. Je n'avais pas imaginé que je puisse être là. Peut-être aie-je pensé aux filles qui, au même moment, étaient penchées sur des livres à la fac, à ma mère en train de repasser en chantonnant, à P. marchant dans une rue de Bordeaux. Mais on n'a pas besoin de penser les choses pour qu'elles soient autour de soi et c'est sans doute de savoir que le cours de la vie continuait comme avant pour la plupart des gens qui me poussait à me répéter « qu'est-ce que je fais là »⁹⁷.

Il s'agit également d'un lieu de soin mortifère, mais qui brise un certain horizon d'attente; la mort dans cette chambre est ici évoquée non pas par rapport au fœtus, mais par rapport à la mère et cette « mise à mort » comprend différentes pertes. Dans un premier temps, le reniement d'un interdit bien sûr, comme si le rapport à la loi en était aussi un à la mère, les deux se superposant l'un à l'autre. Pas d'émancipation possible pour la fille sans « meurtre » de la figure maternelle. Dans un second temps, le passage d'un état à un autre évidemment; en effet, tuer la mère « en soi », c'est ne plus être la « fille de », c'est devenir *autre*, puisque désormais elle a elle-même porté la vie, été traversée par celle-ci, touchant là une forme de maternité qui l'exclut de domaine de l'enfance, celui auquel elle appartenait il n'y a pas si longtemps encore:

Ces romances imaginaires me semblaient appartenir à un temps lointain, sans gravité, presque un temps de petite fille. Sur une photo du mois de septembre précédent, je suis assise, les cheveux sur les épaules, très bronzée, un foulard dans l'échancrure d'un chemisier à rayures, souriante, *mutine*. À chaque fois que je l'ai regardée, j'ai pensé que c'était ma dernière photo de jeune fille, évoluant dans l'ordre invisible, et perpétuellement présent, de la séduction⁹⁸.

Dans un troisième temps, cette « mort » de la mère s'explique aussi par une sorte de remplacement : Mme P.-R. permet l'avènement d'une agentivité nouvelle chez la narratrice et de ce fait, c'est elle qui donne la vie – à un désir, devenu choix, celui de décider de son corps et donc, de son existence. En accueillant une « expérience pure de la vie et de la mort⁹⁹ », la chambre comme le corps féminin, s'en trouvent marqués et transformés, c'est-à-dire que de simples objets ils deviennent de véritables sujets à part entière: « Pendant des années, j'ai vu cette chambre et ces rideaux comme je les voyais depuis le lit où j'étais couchée. Elle est peut-être devenue une pièce claire, meublée Ikea, à l'intérieur d'un appartement de jeune cadre qui a acheté tout l'étage. Mais rien ne peut empêcher

⁹⁷ *Ibid.*, p. 84-85.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 52.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 103.

ma certitude qu'elle garde le souvenir des filles et des femmes venues s'y faire transpercer d'une sonde¹⁰⁰. » Contrairement à l'écriture aux prises avec l'oubli et le temps qui s'écoule, le lieu de la chambre, lui, parviendrait à conserver le souvenir de celles venues se faire avorter. Pour Ernaux existe la conviction d'une mémoire du lieu; non pas ce qu'on entend usuellement comme la remémoration des espaces, mais bien la possibilité que ceux-ci puissent, comme ces coffrets que l'on enterre dans le but qu'ils soient retrouvés des années plus tard, conserver le souvenir. Ainsi, malgré l'accumulation du temps, d'époques diverses, d'habitants variés, dont feraient état les transformations potentielles énumérée, « peut-être devenue une pièce claire, meublée Ikea¹⁰¹... », persisterait le souvenir de ces femmes, dans le prolongement du *care* qui leur avait été initialement offert – la chambre a accueilli leur corps et désormais elle accueille leur souvenir. Certitude donc d'un souvenir précieusement conservé non pas entre, mais *par* les murs, auquel fait écho le désir soudain et inattendu de la narratrice de représenter ce passage : « Je ne pouvais pas lire ni écouter des disques. J'ai pris une feuille de papier et j'ai dessiné le passage Cardinet tel qu'il m'était apparu en descendant de l'avorteuse, de haut mur se rapprochant, avec une déchirure au fond. C'est la seule fois de ma vie d'adulte où j'ai eu envie de faire un dessin¹⁰². » Cette envie impérieuse, unique, met en relief une tension présente dans la quête d'Ernaux, une tension entre le désir de préservation et celui de disparition. Coexiste ainsi le besoin de garder une trace du lieu par le dessin, alors même qu'elle a recherché ce lieu exactement pour sa « possibilité » d'effacement, c'est-à-dire pour être à la fois le refuge et témoin de l'avortement en tant qu'effacement de la « trace » ou de l'inscription corporelle de la relation sexuelle. Or, cette trace est d'autant plus troublante qu'aux yeux de la jeune femme, elle ne correspond pas tant à la preuve de sa faute morale qu'à la fatalité d'une trajectoire sociale qu'elle choisit dès lors de refuser :

J'établissais confusément un lien entre ma classe sociale d'origine et ce qui m'arrivait. Première à faire des études supérieures dans une famille d'ouvriers et de petits commerçants, j'avais échappé à l'usine et au comptoir. Mais ni le bac ni la licence de lettres n'avaient réussi à détourner la fatalité de la transmission d'une pauvreté dont la fille enceinte était, au même titre que l'alcoolique, l'emblème. J'étais rattrapé par le cul et ce qui poussait en moi c'était, d'une certaine manière, l'échec social¹⁰³.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 85.

¹⁰¹ *Idem.*

¹⁰² *Ibid.*, p. 96.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 31-32.

Le transfert de la honte évoqué précédemment, passant de la narratrice à Mme P.-R., fait effectivement partie du soin que cette dernière octroie et que, de fait, la chambre accueille – un lieu où il est possible de se défaire d’un embryon, mais d’une honte surtout, qui est liée à l’avortement lui-même, mais aussi à son milieu, dont elle s’éloigne plus irrémédiablement encore par ce choix : « Elle [Mme P.-R.] m’a donné un ticket et a attendu avec moi sur le quai qu’un train arrive pour Saint-Lazare. (Je ne suis plus sûre qu’elle ait gardé ses chaussons. Que je lui aie toujours attribué cette coutume des femmes sortant ainsi de chez elles pour une course à l’épicerie du coin montre qu’elle est pour moi une figure du milieu populaire, dont j’étais alors en train de m’éloigner.¹⁰⁴) » Il devient clair que le *care* de l’avortement comprend une violence non seulement physique, mais affective : avorter pour la transfuge « en devenir », comme l’est alors la jeune femme, c’est refuser sa classe sociale et donc, nécessairement, trahir. De là, si l’on reprend cette image de la mère tuée par la sonde, on n’y voit plus une hyperbole de mauvais goût, mais la suite logique de cette désertion et la cruauté de l’équation qu’elle implique : pour véritablement se mettre au monde, il faut tuer la mère en soi et cela ne peut se faire qu’au sein d’un espace *contre*.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 88.

Chapitre 3 – L’espace de l’écriture

La vraie mémoire est matérielle

Il serait difficile de faire abstraction de la question de la mémoire par rapport aux deux récits présents : l’enjeu du témoignage y est véritablement central – encore que fictionnalisé à divers degrés – et constitue, au-delà du littéraire, un acte social, de par son ancrage référentiel et une exposition sociale du moi, nous amenant à repenser les frontières entre privé / public. En ce sens, cette porosité que permet l’écriture peut être pensée comme un acte de *care*. Non pas dans le sens d’une écriture ayant une fonction thérapeutique ou cathartique, mais plutôt dans le sens d’une analyse par rapport au genre auquel elle appartient, soit l’autobiographie, remaniée selon chacun; « autosociobiographie » dans le cas d’Ernaux et « autopornographie » pour Dustan. Il s’agit ainsi de voir comment ces prises de paroles entre imaginaire et réel sont, du fait de cette jonction spécifique, des espaces qui, sans correspondre nécessairement à des *safe spaces*, prennent soin néanmoins en s’interposant à l’oubli. Or, cette « promesse de mémoire », Marjolaine Deschênes, spécialiste des rapports entre littérature et éthiques du *care*, l’inscrit comme l’un des trois critères des « littératures *care* » : « Trois critères des littératures *care* viennent ainsi d’être indirectement mis au jour : féministes, engagées, elles visent à une mémoire juste en tirant de l’oubli les classes historiquement dominées et sans voix, notamment les femmes¹⁰⁵. » Dès lors, s’il est toujours délicat, voire fallacieux, de parler d’une vérité en littérature, il n’empêche que les deux récits correspondent bel et bien à un règlement de compte avec un discours historique et social qui, pendant longtemps et encore aujourd’hui, oblitère et détermine ce qui est digne d’être écrit et lu, autant sur le plan de la forme que du fond. Le pacte autobiographique tel que proposé en 1975 par Philippe Lejeune se définit comme suit : « Récit rétrospectif en prose qu’une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu’elle met l’accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l’histoire de sa personnalité¹⁰⁶ ». Toutefois, il n’empêche que le genre autobiographique s’est transformé au fil du temps et que l’adhésion rigide à une telle définition écarterait trop rapidement la complexité des

¹⁰⁵ Marjolaine Deschênes, « Les ressources du récit chez Gilligan et Ricœur : peut-on penser une « littérature *care* » ? » dans Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015, p. 218.

¹⁰⁶ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1996 [1975], p. 14.

démarches d'Ernaux et Dustan, les deux problématisant tour à tour cette question de la vérité de façon bien distincte. Ainsi, bien qu'Ernaux et Dustan endossent relativement le pacte autobiographique ainsi qu'un *ethos* de sincérité, la question reste épineuse et nous amène à y voir une certaine familiarité avec le genre autofictionnel. En effet, comme le souligne Marie Darrieussecq, si l'acte illocutoire propre à l'autobiographie est un acte d'assertion et une demande de croyance adressée au lecteur, l'autofiction quant à elle, implique également un acte double, mais profondément contradictoire: « l'autofiction demande à être crue *et* à être non crue; ou, pour le dire encore une fois autrement, l'autofiction est une assertion qui se dit feinte et qui *dans le même temps* se dit sérieuse¹⁰⁷ ». Or, du côté d'Ernaux, cela passe justement par la présence d'un discours extradiégétique qui renvoie à cette difficulté de retracer avec exactitude un événement à la fois passé, mais certainement inoubliable :

(Ces noms et les cotes, *Per m 484, n°5 et 6, Norm. Mm 1065*, figurent sur la page de garde de mon carnet d'adresses de cette époque. Je regarde ces traces gribouillées au stylo à bille bleu avec un sentiment d'étrangeté et de fascination, comme si ces preuves matérielles détenaient, de façon opaque et indestructible, une réalité que ni la mémoire ni l'écriture, en raison de leur instabilité, ne me permettraient d'atteindre.¹⁰⁸)

Lorsqu'Ernaux prend parole à partir d'une position de surplomb qui correspond en fait à celle de la femme qui écrit aujourd'hui, l'écrivaine donc, sur le fantôme de la jeune fille, elle évoque sans détour les limites de sa démarche et va jusqu'à affirmer une forme d'échec latent, lié à l'écriture d'une telle expérience, au point même où : « Seul le souvenir des sensations liées à des êtres et des choses hors de moi – la neige du Puy Jumel, les yeux exorbités de Jean T, la chanson de Sœur Sourire – m'apporte la preuve de la réalité. La seule vraie mémoire est matérielle¹⁰⁹. » Il y a ainsi une tension insolvable entre l'impalpable d'une écriture qui tente de rendre compte d'un passé subjectif et une vérité qui réside désormais dans des images du monde matériel perçus à l'époque de l'avortement.

¹⁰⁷ Marie Darrieussecq, « L'autofiction, un genre pas sérieux », *Poétique*, n° 107, 1996, p. 377.

¹⁰⁸ Annie Ernaux, *L'événement*, *op. cit.*, p. 40.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 75.

Si écrire et se souvenir demeurent en quelque sorte irréconciliables aux yeux de l'écrivaine, l'espace de l'écriture reste toutefois nécessaire, d'abord parce qu'il est également structuré par le secret, comme le fut la chambre : « Je sens qu'il en sera de même lorsque ce livre sera fini. Ma détermination, mes efforts, tout ce travail secret, clandestin même, dans la mesure où personne ne se doute que j'écris là-dessus, s'évanouiront d'un seul coup. Je n'aurais plus aucun pouvoir sur mon texte qui sera exposé comme mon corps l'a été à l'Hôtel-Dieu¹¹⁰. » C'est parce qu'elle est clandestine et cachée que l'écriture correspond en un lieu où s'exerce un pouvoir « sur soi », inversement au processus d'édition qui, à l'image de l'hôpital où devra se rendre plus tard la narratrice, est un lieu « d'exhibition » et de jugement, que ce soit du corps ou des mots. Ici Ernaux lie l'intimité du processus d'écriture et la chambre sous une même agentivité secrète qui, aussi « empowerante » puisse-t-elle être, se trouve associée à une forme de faute que récuse justement l'autrice, défendant à la fois son droit à jouir et à dire, ou, en d'autres mots, revendiquant simultanément la légitimité de son autonomie corporelle et de l'écriture autobiographique :

(Il se peut qu'un tel récit provoque de l'irritation, ou de la répulsion, soit taxé de mauvais goût. D'avoir vécu une chose, quelle qu'elle soit, donne le droit imprescriptible de l'écrire. Il n'y a pas de vérité inférieure. Et si je ne vais pas au bout de la relation de cette expérience, je contribue à obscurcir la réalité des femmes et je me range du côté de la domination masculine du monde¹¹¹.)

Bien sûr, Ernaux inscrit son texte dans une perspective foncièrement féministe, mais plus encore, elle inverse l'assignation usuelle de la honte reléguée au silence; en effet, pour l'écrivaine ce n'est pas la « faute » qui est à taire, mais c'est de taire qui est la faute. Nulle quête de rédemption ou d'approbation, nous avons affaire à un vocabulaire qui renvoie à un droit qui se situerait au-dessus des lois du temps: « D'avoir vécu une chose, quelle qu'elle soit, donne le droit imprescriptible de l'écrire¹¹². » L'autrice défend une « vérité » du vécu qui supplanterait toute forme de hiérarchie, qu'elle soit temporelle ou sociale visant à délimiter la valeur d'un propos, car c'est elle qui garantit ce droit à dire : « Il n'y a pas de vérité inférieure¹¹³. » Paradoxal rapport au texte et aux faits, dans la mesure où la démarche d'Ernaux ne peut être seulement limitée à de l'anti-récit; le fait qu'elle

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 106.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 58.

¹¹² *Idem.*

¹¹³ *Idem.*

reconnaisse clairement les limites d'une reconstruction textuelle fidèle à soi permet d'affirmer qu'il y a une part de fictionnalisation présente dans son œuvre. Néanmoins, celle-ci n'ébranle pas pour autant cette foi chez l'autrice en une authenticité propre à l'expérience :

En écrivant je dois parfois résister au lyrisme de la colère ou de la douleur. Je ne veux pas faire dans ce texte ce que je n'ai pas fait dans la vie à ce moment-là, ou si peu, crier et pleurer. Seulement rester au plus près de la sensation d'un cours étale du malheur telle que me l'ont donnée la question d'une pharmacienne ou la vision d'une brosse à cheveux à côté de la cuvette d'eau où trempait une sonde. Car le bouleversement que j'éprouve en revoyant des images, en réentendant des paroles n'a rien à voir avec ce que je ressentais alors, c'est seulement une émotion d'écriture. Je veux dire : qui permet l'écriture et en constitue le signe de vérité¹¹⁴.

Si, comme le veut Ernaux, la vraie mémoire est matérielle, alors l'émotion produite ici est, en quelque sorte, purement littéraire. En la nommant comme « seulement une émotion d'écriture¹¹⁵ », elle renvoie à la facticité de la mise en récit avec toute la charge péjorative qu'un tel sous-entendu implique. Cependant, aussi « fausse » soit cette émotion littéraire, surtout au regard d'une expérience qui fut plutôt vécue sur le mode de la stupeur que de l'émotivité, celle-ci n'ébranle en rien la légitimité du texte et surtout, est présentée comme nécessaire à son avancement, au point de rendre plus tangible cette « vérité » qu'il comporte. C'est précisément le fait qu'Ernaux se situe à la jonction d'un rapport historique à soi et d'une recreation romanesque qui lui permet à la fois de tenter d'atteindre ce qu'elle a vécu, et non pas ce qu'elle a été, tout en ne sacrifiant pas pour autant une sincérité, puisqu'elle s'appuie, par le biais d'une écriture de soi lucide, sur l'impossibilité même du souvenir. D'ailleurs, l'autrice ne cessera de réitérer cette tension que rend possible l'écriture de soi, à savoir la possibilité d'un vécu qui *pass*e par un moi, sans le définir pour autant :

C'est un lieu, l'écriture, un lieu immatériel. Même si je ne suis pas dans l'écriture d'imagination, mais l'écriture de la mémoire et de la réalité, c'est aussi une façon de m'évader. D'être ailleurs. L'image qui me vient toujours pour l'écriture, c'est celle d'une immersion. De l'immersion dans une réalité qui n'est pas moi. Mais qui est passée par moi¹¹⁶.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 95-96.

¹¹⁵ *Idem.*

¹¹⁶ Annie Ernaux et Michelle Porte, *Le vrai lieu*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2014, p. 69.

En outre, le caractère terriblement personnel et intime de *L'événement* se trouve aussi légitimé par une sorte de finalité d'universalité au sein de laquelle écrire ne cristallise plus une identité et encore moins un moi passé, mais vient au contraire « dissoudre » la réalité du sujet dans celle des autres :

J'ai effacé la seule culpabilité que j'aie jamais éprouvé à propos de cet événement, qu'il me soit arrivé et que je n'en aie rien fait. Comme un don reçu et gaspillé. Car par-delà toutes les raisons sociales et psychologiques que je peux trouver à ce que j'ai vécu, il en est une dont je suis sûre plus que tout : les choses me sont arrivées pour que j'en rende compte. Et le véritable but de ma vie est peut-être seulement celui-ci : que mon corps, mes sensations et mes pensées deviennent de l'écriture, c'est-à-dire quelque chose d'intelligible et de général, mon existence complètement dissoute dans la tête et la vie des autres¹¹⁷.

La vérité, rien que la vérité

À l'inverse, le rapport au texte chez Dustan est plus équivoque, déjà parce qu'aucune instance énonciative n'endosse un discours autoréflexif sur la nature et la forme que prend cette « autobiographie érotique sur fond de grégorien-rap¹¹⁸ ». En fait, l'un des seuls moments où est nommé la démarche d'écriture est la scène où Guillaume raconte sa vie à sa doctoresse, représentation particulièrement positive, voire idyllique, du rapport entre un patient et sa docteure, néanmoins décalée dans la mesure où cette consultation s'apparente beaucoup plus à une séance de thérapie qu'à un examen médical :

Elle me fait le check-up habituel, intéressée. Ma doctoresse a les yeux bleus tout ronds, la bouche ronde, très ourlée, la tête ronde et brune. Elle est jeune et assure à fond. Elle me demande des nouvelles. Et votre travail? Je lui parle de mon livre. Elle me demande Et ça a quel sujet? Je me marre et je lui dis que c'est le même que celui de Moderne Mesclun dans Agrippine. Vous avez lu Agrippine? Ils sont dans un café et il lui parle de ses projets et il y a, entre autres, son autobiographie érotique sur fond de grégorien-rap. Et je lui dis que le sujet c'est mon autobiographie érotique sur fond de grégorien-rap parce que quand j'écris, j'écoute du Depeche Mode.¹¹⁹

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 124-125.

¹¹⁸ Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, op. cit., p. 75.

¹¹⁹ *Idem.*

Nous sommes bel et bien face à un travail de représentation de soi; il s'agit de l'un des rares moments où est *montré* le projet d'écriture et pour ce faire, l'on a droit à un narrateur se racontant avec une autodérision mondaine qui évacue totalement la charge dramatique de ladite autobiographie, pas si érotique à vrai dire. Or, ce qui est ici tu et qui s'apparente à une forme de dureté chez Dustan, à savoir cette crudité sans compromis, simultanément minutieuse et « objective » de sa réalité d'homme gai séropositif dans les années 80-90, est aussi le fait de ce que certains qualifieraient aujourd'hui de naïveté. Naïveté parce que Dustan assume totalement le genre autobiographique : il ne cherche pas à déjouer le rituel de la confession ou l'attente de la sincérité, au contraire, il y croit fermement. Acte de foi donc, qui vient pleinement se heurter à un arrière-plan théorique moderniste structuraliste de son époque, dont Foucault fut l'une des grands figures par sa mise en lumière des mécanismes à l'œuvre dans le dispositif de l'aveu et la liquidation, inévitable, de l'écriture au « je » :

Certes, Foucault ne dit pas qu'il n'y a pas eu répression, mais que la mise en discours du sexe a été la véritable opération politique d'assujettissement, terme à entendre au double sens, contradictoire, de production des sujets et de leur domination. À cet égard, la littérature dustanienne affole le paradigme foucauldien : car Dustan croit non seulement en la possibilité de faire reculer la répression (peut-être est-ce même une des motivations profondes de son écriture) mais aussi que l'autobiographie est le meilleur moyen littéraire pour le faire – autre point de différence avec Foucault, selon qui l'écriture de soi est doublement problématique. D'abord, par la nature du dispositif confessionnel. Pour Foucault, l'aveu est un genre piégeant dans la mesure où il reconduit la coercition à laquelle le sujet croyait échapper. [...] L'extériorisation de l'intériorité, qui définit l'autobiographie, serait donc la situation par laquelle le pouvoir feint de libérer le sujet d'une situation qu'il a en fait constituée. Deuxièmement, la pensée moderniste a complètement discrédité la triple alliance Vérité-Sujet-Auteur que suppose l'autobiographie. [...] Dustan, comme Guibert, est influencé par Barthes et Foucault, mais à la différence de ses disciples, il a compris que le meilleur moyen de les transmettre, c'est de les trahir : l'autobiographie frontale fut la forme de cette trahison¹²⁰.

Il y a quelque chose de touchant dans ce désir de vérité, particulièrement palpable chez Dustan dans l'accumulation d'informations allant jusqu'aux éléments les plus triviaux de l'existence – nous avons droit, par exemple, au menu détail des aliments achetés lors d'une virée au Marks et Spencer¹²¹ – limitée néanmoins par la réalité même de la prise de parole ; on ne peut jamais,

¹²⁰ Thomas Clerc, « Préface », dans Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, op. cit., p. 19-20.

¹²¹ Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, op. cit., p. 77.

littéralement, tout dire. Étrangement, c'est cette surenchère d'éléments qui donne une épaisseur à ce qui « manque », car ce qui est à lire chez Dustan est en fait aussi pour beaucoup dans ce qui est passé sous silence. De fait, ce non-dit est lisible à la fois dans l'architecture du texte; les sections numérotées, leur ordre, leurs titres parfois presque plus évocateurs que la section elle-même; les effets de collage ou de *zapping* par lesquels Dustan juxtapose ce qui ne va pas ensemble ou ce qui se répond autrement, ou encore, au détour d'une phrase qui se veut anodine, mais par laquelle émerge une double volonté; celle de faire apparaître une « normalité » – le sida est une maladie comme les autres – et une différence – l'expérience d'une personne séropositive qui se bute au jugement, au corps malade, à la mort. Ainsi, lorsque Guillaume raconte une visite chez son coiffeur qui, par inadvertance, lui coupe la nuque, nous assistons au malaise et à la peur qui entoure la maladie, sans que jamais rien du stigma et des préjugés ne soient nommés explicitement :

Alors je lui dis Tu me fais plaisir, tu mets de ça, et t'attends trente minute ok? Il me dit trente? C'est ça qu'il faut attendre pour le hiv1 d'après l'étiquette sur le produit antiseptique, pour les autres maladies c'est plus court, Je lui dis Ouais. Il me dit Il faut pas plutôt la jeter? Je lui dis Ouais. Il m'aime bien Robert, il m'a payé un café l'autre fois, et aujourd'hui il m'a offert une Marlboro. Beau gosse hétéro, looké western, grosse ceinture, 501 usé, mèche. Je vois qu'il se penche pour me regarder par-dessus la balustrade alors que je suis presque en bas. Après cette histoire j'étais tellement gêné que je suis allé ailleurs pendant un mois¹²².

Testament

Chez Ernaux c'est une peur qui prend la forme d'une faute ou d'une culpabilité nommée, du côté de Dustan, c'est un rapport plus diffus quoique tout aussi présent; dans les deux cas, la hantise de mourir avant d'avoir dit travaille complètement les textes. Ainsi, la démarche autobiographique dans le récit dustanien est certes importante, mais elle peut être en quelque sorte raffinée, c'est-à-dire que *Dans ma chambre* s'apparente aussi à un testament littéraire, pris au sens large, ce que confirme la publication ultérieure de *Nicolas Page* où l'auteur revient sur les conditions « existentielles » dans lesquelles fut écrit son premier livre :

¹²² *Ibid.*, p. 56.

Il était hors de question d'écrire sur ma vie honteuse, ma vie de rat. Impossible. Si j'ai pu écrire mon premier livre, c'est parce que je pensais que j'allais mourir. Dans un testament on est libre. On déshérite. J'ai déshérité mon père et tous les flics. J'ai dit que je me droguais et me faisais mettre. Les deux grands trucs politiquement incorrects. Les deux trucs qui donnent une mauvaise image de l'homosexualité (comme si donner une bonne image allait changer quoi que ce soit). Je voulais dire la vérité. Montrer que celui qui faisait ça était quand même un être humain¹²³.

Bref, écrire n'est possible que parce qu'il se sait condamné et de fait, Dustan passe aux aveux, mais pas seulement. En effet, nous avons ici affaire à une appropriation d'une forme fixe, le testament, au profit d'un témoignage aux tendances (parfois) fictionnalisantes où se confond simultanément la sphère privée et publique. Ce faisant, cette liquidation d'un certain « héritage », imagée par les figures respectives du père et du pouvoir – les flics – permet de faire coexister deux choses difficilement possibles hors littérature, mais qui, pourtant, sont déterminantes pour Dustan et la nature même de son existence : un être humain ayant une « vie de rat¹²⁴ ». Cette aporie, si l'on peut dire, fonctionne au sein du texte dans la mesure où l'écrivain prend appui sur son diagnostic et la mort à venir comme un puissant moteur d'écriture, lui donnant tous les droits face à ce futur duquel il sera absent. De là, écrire devient une réponse à cette fin latente, mais aussi à sa honte, constitutive parce qu'identitaire (juif, pédé, drogué); une réponse *en force* précisément parce qu'il cherche à sauver quelque chose de sa personne.

En outre, *Dans ma chambre* constitue l'entrée « mortifère » en littérature d'un jeune auteur qui, au-delà de la quête d'une reconnaissance sociale et littéraire, exige par le biais de ce texte une acceptation radicale, avec toute l'ambivalence que peut comporter un tel désir. Car se raconter, *s'écrire*, aussi crue et frontale que soit la langue, ne peut se dégager totalement d'une volonté d'explication, voire de rachat : « Montrer que celui qui faisait ça était *quand même* un être humain¹²⁵ » (nous soulignons). En ce sens, Dustan ne cherche pas à apparaître autrement, ou sous un meilleur jour, au contraire, il s'agit d'être vu/lu pour ce qu'il est, sans possibilité de retour suite au dévoilement le plus total de sa personne afin de peut-être triompher de cette mort – non pas

¹²³ Guillaume Dustan, *Œuvres II Nicolas Page- Génie Divin – LxiR*, Paris, Éditions POL, 2021 [1999], p. 292.

¹²⁴ *Idem*.

¹²⁵ *Idem*.

seulement celle que promet la maladie, mais celle qui consiste à taire la complexité du réel et de sa vie :

J'ai vu par la fenêtre le mec traverser la cour. J'ai pensé Ce mec en noir c'était un signe. Si je reste ici je vais mourir. Je vais finir par mettre du sperme dans le cul de tout le monde et par me faire faire pareil. La vérité, c'est qu'il n'y a plus que ça que j'ai envie de faire. D'ailleurs c'est déjà bien parti. Évidemment je ne pourrai en parler à personne. Je ne pourrai plus rencontrer personne. J'attendrai d'être malade. Ça ne durera sûrement pas longtemps. Alors je me dégoûterai tellement que ce sera enfin le moment de me tuer. Je me suis dit que je n'avais plus qu'à partir¹²⁶.

¹²⁶ Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, op. cit., p. 129.

Conclusion

Dire la vie

Au travers de ce mémoire nous avons tenté de rendre plus palpable cette conviction, relayée et nourrie par les textes choisis, à savoir que nous entretenons des relations avec les espaces et que ces relations sont multiples. De fait, en postulant un soin hors d'une intersubjectivité et de la question de genre, c'est-à-dire un *care* effectué par un lieu, celui-là même avec lequel nous entretenons une relation singulière propre à l'accueil qu'il nous offre, nous nous sommes attardée à la manière dont peut se pratiquer ce *care* et surtout, quelle en est sa nature, c'est-à-dire un soin qui ne soit pas que bon ni dans le sens du « aller mieux ». De là, nous avons pu expliciter, grâce aux concepts de dispositif, d'hétérotopie et de série notamment, la nature politique de ce soin hors des murs de l'institution, dans ce dialogue parfois silencieux, mais continu qu'il entretient avec la loi et ce, malgré son positionnement clandestin. De surcroît, se pencher sur ce qui détermine et conditionne ces lieux de soin, aussi *autres* et *contre* soient-ils, permet de nommer l'ambivalence constitutive du *care* qu'ils offrent qui, sans jamais être totalement dénué de rapports de pouvoir, permet tout de même l'expérience d'une agentivité nouvelle, parce qu'impossible ailleurs – l'avortement en ce qui concerne Ernaux, la pratique du *bareback* et la consommation de drogues pour Dustan. En ce sens, ce soin s'effectue dans un monde imparfait, de fait il l'est également, mais c'est ce monde qui le rend aussi possible; c'est dans la violence, l'inégalité et l'ignorance qu'il se produit et s'articule. Si, comme l'affirme l'autrice Anne Boyer : « L'histoire de la maladie n'est pas l'histoire de la médecine – c'est l'histoire du monde¹²⁷ », alors peut-être est-il possible d'appréhender cette idée : parler d'un soin ayant lieu dans l'illégalité et le secret, cela renvoie certes à une expérience de la marginalité et au vécu d'êtres vulnérables, mais cela parle aussi plus généralement du monde, de notre monde – il s'agit d'aussi reconnaître aux « minorités » la possibilité d'un discours, d'une œuvre qui outrepassent leurs réalités situées et vient à dire la vie elle-même, « notre » vie.

¹²⁷ Anne Boyer, *Celles qui ne meurent pas*, Paris, Grasset, 2022 [2019]. 41

Bibliographie

Corpus principal

DUSTAN, Guillaume, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, Paris, Éditions P.O.L., 2013 [1996].

ERNAUX, Annie, *L'événement*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2020 [2000].

Corpus secondaire

DUSTAN, Guillaume, *Œuvres II Nicolas Page – Génie Divin – LxiR*, Paris, Éditions P.O.L., 2021 [1999].

ERNAUX, Annie et Michelle Porte, *Le vrai lieu*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2014.

ERNAUX, Annie. *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, 2003.

Corpus théorique

Éthiques du *care*

DESCHÊNES, Marjolaine, « Identité narrative et temporalité chez Christian Bobin : l'écriture du *care* comme réplique poétique au désenchantement », Thèse de Ph. D. Université de Montréal, 2012.

DESCHÊNES, Marjolaine, « Les ressources du récit chez Gilligan et Ricœur : peut-on penser une « littérature *care* » ? » dans Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015, p. 207-227.

GILLIGAN, Carol, *Une voix différente – La morale a-t-elle un sexe?*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2019 [1982].

HAMROUNI, Naïma, « Vers une théorie politique du *care* : entendre le *care* comme service rendu » dans Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015, p. 71-93.

HÉTU, Dominique, « Geographies of Care and Posthuman Relationality in North American Fiction by Women », Thèse de Ph. D. Université de Montréal, 2016.

PAPERMAN, Patricia, « Le *care* comme connaissance et comme critique » dans Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015, p. 53-69.

PERREAU, Julie, « Renégocier la « voix différente » : retour sur l'œuvre de Gilligan » dans Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015, p. 29-52.

SNAUWAERT, Maïté, « Apprendre à dire la fin : *Care* et poétiques du deuil dans *L'album multicolore* de Louise Dupré et *Nocturne. On the Life and Death of My Brother* de Helen Humphreys dans Marie Carrière, Kit Dobson et Ursula Moser (dir.), *Affects littéraires. Literary affects.*, Edmonton, University of Alberta Press, 2020, p. 59-79.

Dispositif et hétérotopie

AGAMBEN, Giorgio, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Paris, Rivages, 2007.

FOUCAULT, Michel, « Le jeu de Michel Foucault » (Entretien dans *Ornicar?*, Bulletin périodique du champ freudien, n° 10, juillet 1977, p. 62-93) dans *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 2017 [2001].

FOUCAULT, Michel, *Le corps utopique suivi de Les Hétérotopies*, France, Éditions Lignes, 2019 [2009].

GAVILLET, Isabelle, « Michel Foucault et le dispositif : questions sur l'usage galvaudé d'un concept », Violaine Appel, Hélène Boulanger et Luc Massou (dir.), *Les dispositifs d'information et de communication. Concepts, usages et objets*, Éditions De Boeck Supérieur, 2010, p. 17-38.

Réduction des méfaits et épidémie du sida

CHAILLOT, Mathias, « Le chemsex est un moment sexuel qui consomme des gens, plutôt que des gens qui consomment un moment sexuel – Tout comprendre du phénomène avec le docteur Alexandre Aslan », *NÉON*, 2021, <https://www.neonmag.fr/le-chemsex-cest-un-moment-sexuel-qui-consomme-des-gens-plutot-que-des-gens-qui-consomment-un-moment-sexuel-pr-alexandre-aslan-570755.html>, (page consultée le 4 mai 2022).

QUIRION, Bastien, « Réduction des méfaits et gestion des risques : les frontières normatives entre les différents registres de régulation de la pratique psychotrope », *Déviance et Société*, vol. 26, n° 4, 2002, p. 479-495.

SCARCE, Michael, « A Ride on the Wild Side », *POZ*, 1999, <https://www.poz.com/article/A-Ride-on-the-Wild-Side-1460-8374>, (page consultée le 1 juin 2022).

TAÉRON, Corinne, « Bareback, en quête de raison et de sens », *Journal de la démocratie sanitaire*, n° 155, 2003, p. 12-14.

Autobiographie et autofiction

AMOSSY, Ruth, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF, 2010.

DARRIEUSSECQ, Marie, « L'autofiction, un genre pas sérieux », *Poétique*, n° 107, 1996, p. 369-380.

LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1996 [1975].

Autres textes cités

BESSE, Jean-Marc, Pascal Clerc et Marie-Claire Robic, « Qu'est-ce que le « spatial turn » ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 30, 2017, p. 207-238.

BOYER, Anne, *Celles qui ne meurent pas*, Paris, Grasset, 2022 [2019].

CLERC, Thomas, *Intérieur*, Paris, Gallimard, coll. « L'arbalète », 2013.

CLERC, Thomas, « Préface », dans Guillaume Dustan, *Œuvres I Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, Paris, Éditions P.O.L., 2013 [1996], p. 9-39.

SARTRE, Jean-Paul, *Critique de la raison dialectique : théorie des ensembles pratiques*, Paris, Gallimard, 1985 [1960].

YOUNG, Iris Marion, « Le genre, structure sérielle : penser les femmes comme un groupe social. » *Recherches féministes*, volume 20, n° 2, 2007, p. 7.

